

ESPACE de libertés

Mensuel du Centre d'Action Laïque / SEPTEMBRE 2015 / N°441



Dossier **La pop philo sort de sa bulle**

**La torture virtuelle
ou l'être dans le néant**

**Caméras de surveillance,
le tournage permanent**



3 Éditorial

Les défis du futur. Par Jean De Bruecker

4 Droit de suite**6 Libres ensemble**

6 Caméras de surveillance, le tournage permanent. Les CCTV fleurissent dans nos rues, sur nos toits et dans les lieux publics. Olivier Bailly se penche sur les tenants de cette mode qui allie le meilleur au pire.

10 La défense armée pour protéger les libertés. En réponse à un article plaidant pour une dénucléarisation de l'armée belge, Wally Struys réfute le bien-fondé d'un adieu aux armes.

13 Le passé à travers le prisme du présent. La mémoire a le vent en poupe. «Un peuple qui oublie son passé se condamne à le revivre», disait Winston Churchill. Avec 14-18, le génocide arménien, Waterloo, la libération des camps, les occasions n'ont pas manqué. Gare à la bousculade, analyse Geoffrey Grandjean.

16 International

18 La torture virtuelle ou l'être dans le néant. L'avantage de la torture virtuelle, c'est qu'elle ne laisse pas de traces tout en donnant de bons résultats. C'est avec un cynisme de façade que Philippe Cohen-Grillet en décortique les arcanes d'une inquiétante froideur.

22 Tunisie: la transition démocratique à l'épreuve du terrorisme. Notre correspondante à Tunis Aïcha Ayari fait le point sur l'évolution chaotique de la Tunisie vers la démocratie.

25 Arabie saoudite, le royaume de l'obscurantisme. On ne se faisait guère d'illusions sur le respect des droits humains au royaume des Saoud... Comme nous l'explique Jean Bernard, l'affaire Badawi illustre cruellement les réalités de cet État avec lequel nous aimons commercer.

28 Dossier. La pop philo sort de sa bulle

Ce n'est pas une mode, mais un phénomène de société. L'émergence d'une philosophie basée sur les aspects apparemment banals de la vie quotidienne répond à une vraie quête de sens et de repères, qu'aucune religion ne semble à même de pallier.

64 Entretien

Olivier Bailly a rencontré Alice Jaspart, anthropologue et criminologue. Elle entend donner une vie aux IPPJ et un espoir à leurs pensionnaires. Défi haletant.

68 École

Connaissez-vous la classe inversée ? Elle bat en brèche pas mal d'idées reçues, et ça fait un bien fou, nous explique Michel Vandriessche.

70 Espace de brièvetés**72 Arts**

74 Quand Seraing parade. Frédéric Vandecasserie n'a peur de rien : il s'est lancé à la découverte des Fieris Féeries, sorte de carnaval jubilatoire qui se joue des friches industrielles comme d'autant de fantômes qui habitent encore cette cité parcourue de tuyauteries à jamais éteintes.

76 Papiers, siouplé ! La belgitude ? C'est être né quelque part et habiter un pays imaginaire. N'est-ce pas, Soraya Soussi ?

78 La marque de Z... wick. À la découverte de Jacques Zwick, un touche-à-tout culturel dont Frédéric Vandecasserie dresse le portrait à l'occasion de la sortie de ses mémoires posthumes.

80 Coup de pholie

Le Grexit: des chiffres et des Lettres mortes. Xavier De Schutter

Édito / Par Jean De Bruecker, secrétaire général du CAL

Les défis du futur

Ouvrir une page blanche, y tracer la première ligne, y insérer le premier mot et puis suspendre sa plume, regarder au loin, se demander si on distinguera quelque chose. Un élément émergent et non le reflet du passé sur la table du temps, un mirage de découverte.

Celui qui ignore l'histoire est certain de ne pas s'en souvenir, celui qui la néglige risque de perdre un maximum de temps.

Alors dans le catalogue à construire des demain en laïcité, que mettre en avant, que placer en vitrine en s'inspirant de l'expérience accumulée ? Un parfum de liberté, un minimum de lucidité, une rasade de courage, un rayon de solidarité, un recueil d'égalité ?

À côté de l'étagère des principes, du rayonnage des valeurs, laissons une belle place pour le livre ouvert à la page de la créativité. Ainsi la pop-philosophie, dont question plus avant, nous invite à revisiter notre pensée.

La laïcité ne peut, à elle seule, balayer les particules qui étouffent la planète, redonner la vue aux unijambistes, redonner des écailles aux mammifères, des dents aux oiseaux.

Alors avant de s'en remettre au transhumanisme, sachons laïcité garder, pour nous donner, pour partager, pour ne pas finir seuls et vieux à la fois, pour nous engager dans le tissage, le rapiéçage des liens sociaux, de solidarité, et mettre tout en œuvre pour construire ensemble, rêver ensemble.

Peut-être aurons-nous alors une chance d'être libres ensemble.

Les défis à relever à l'avenir s'inscrivent, pour nous, autour de l'éducation, des questions éthiques, de la justice et de la cohésion sociale. Tels sont les rendez-vous de la laïcité à l'aube d'une nouvelle année académique. 

Penser libre et le dire

C'est un rafraîchissant ouvrage que nous livrent Nadia Geerts et Sam Touzani: *Je pense, donc je dis? La liberté d'expression à l'usage des jeunes* (La Renaissance du Livre). Dans la foulée des attentats de Paris en janvier dernier, et plus particulièrement de l'attaque de la rédaction de *Charlie Hebdo*, ils reposent, comme d'autres l'ont fait par ailleurs, la question des limites (?) de la liberté d'expression dans un jeu de questions et réponses avec des jeunes de 12 à 18 ans. Ils s'appellent Adil, Alix, Ambre, Anahita, Anton, Clara, Coline, Dylan, Élisa, Émilie, Jeanne, Kelly, Léo, Lukas, Massimo, Mégane, Méïssa, Sarah, Shirine et Sophie. Leurs questions sont à la fois naïves et pertinentes, ce qui en fait tout l'intérêt. Les adultes que nous sommes sont souvent par trop désenchantés pour aborder les choses de façon aussi directe. Les réponses de nos deux auteurs vont dans le même sens, appelant



les choses par leur nom en évitant de prendre les enfants pour des ânes. Rien n'oblige à lire cet ouvrage de la page 1 à la page 190. On peut l'aborder par sujet, puisqu'il est structuré comme tel en dix chapitres: l'antiracisme, l'athéisme, le vivre ensemble, l'autocensure, le rire, l'imagination, la liberté, le blasphème, l'identité et le sacré. Un éventail assez large que pour aborder l'ensemble des problématiques qui font aujourd'hui débat dès lors que le fanatisme religieux et le terrorisme sont associés et tentent de saper les fondements de notre État de droit. Un livre à laisser traîner sur toutes les tables, à l'école comme à la maison. Sans tabous, sans faux-semblants, sans complaisance. Utile, tout simplement.

Nadia Geerts et Sam Touzani, *Je pense, donc je dis? La liberté d'expression à l'usage des jeunes*, Waterloo, La Renaissance du Livre, 2015, 190 pages, 12,5 euros.

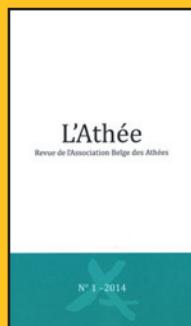
Une revue par et pour les athées

Dès sa création en 2012, l'Association belge des athées (ABA) a voulu réaliser une diffusion résolument contemporaine de textes qu'elle peut produire ou susciter. Elle l'a fait par une newsletter trimestrielle, adressée par voie électronique. Elle complète maintenant cette forme d'édition en publiant sous format «papier» ce qui l'était sous format électronique. Pour y parvenir, l'ABA a créé une revue annuelle, *L'Athéée*, dont le premier numéro vient de sortir. Il contient les textes des newsletters de 2012 et 2013. On y trouve, en 17 articles, des articles de réflexion philosophique, de polémique, d'histoire, d'analyse et de critique des religions, des débats («Athéée, le nazisme?») et même un poème sur les arguments de l'athéisme.

L'Athéée, n°1/2014, 144 pages, 13 euros.

En vente en librairie ou auprès de l'Association belge des athées

Rue de la Croix de fer, 60-62 à 1000 Bruxelles – atheesdebelgique@gmail.com



Un communiqué du CCLJ

Le Centre communautaire laïc juif David Susskind (CCLJ) condamne avec la plus grande indignation l'incendie meurtrier d'une maison de Cisjordanie ayant causé la mort d'un bébé palestinien¹ brûlé vif incendie commis par des colons israéliens le 31 juillet dernier.

Cet acte criminel ne constitue nullement un fait divers. Il s'agit d'un acte terroriste commis par des fanatiques juifs au nom de l'idéologie du Grand Israël mêlant ultranationalisme et messianisme religieux. Ces colons terroristes ne sont certes pas nombreux, mais en raison de leur fanatisme et de leur détermination à recourir à la violence, ils constituent une menace dangereuse pour les Palestiniens de Cisjordanie et Jérusalem, mais aussi pour la démocratie israélienne.

C'est la raison pour laquelle nous appelons les autorités israéliennes à faire preuve de fermeté à l'égard de ces terroristes, mais aussi des rabbins et des responsables politiques qui les ont encouragés et soutenus dans leur activisme meurtrier.

Suite du texte sur www.cclj.be/node/8425

¹ Son père est également décédé de ses blessures depuis.

Face à l'islamisme, la République ne doit pas trembler!

La rédaction d'*Espace de Libertés* s'associe à la pétition lancée dans l'hebdomadaire *Marianne*:

« Nous sommes des citoyens de culture, de tradition ou de confession musulmane; nous sommes athées, agnostiques ou croyants; nous sommes d'origine arabe, africaine, perse, berbère, turque ou kurde; nous sommes des Français, des résidents en France ou des amis de la République vivant à l'étranger. Nous sommes surtout –et avant tout– des démocrates attachés à la laïcité et aux principes de la République. Nous sommes enfin des femmes et des hommes libres, universalistes, amoureux de la France, de sa culture et de ses valeurs. »

Même s'il n'est pas question pour nous de nous enfermer dans une logique communautaire ni de brandir une quelconque identité singulière, car contrairement aux tenants du communautarisme, l'uniformisation religieuse et de l'islam politique, nous revendiquons, en premier lieu, notre qualité de citoyennes et de citoyens, nous avons simplement décidé, au regard des événements et du contexte, d'assumer nos responsabilités pour dire notre refus catégorique aux usurpateurs et aux apprentis-sorciers qui s'érigent en quasi-autorité cléricale autoproclamée, et se permettent, depuis plusieurs années, en notre nom aussi, pour les uns, de s'exprimer, de revendiquer, de communiquer et d'agir souvent avec la complicité des pouvoirs publics, et, pour les autres, de menacer, d'intimider, de terroriser et de commettre des crimes. Les premiers et les seconds agissant, avec une rhétorique particulière, « au nom de tous les musulmans ».

Suite du texte et lien pour signer la pétition:
<http://tinyurl.com/nfxoy8q>

Caméras de surveillance, le tournage permanent

Stib, police et autres acteurs publics regrouperont leur vidéosurveillance en 2018. Au total, 1 620 caméras seront gérées par une plate-forme régionale. « De quoi mieux coordonner », assure Bianca Debaets. Et mieux surveiller. Une hausse de 40% de caméras de surveillance est enregistrée sur le territoire belge en 2014.

Par Olivier Bailly
Journaliste

D'ici 2018, les images des 1 620 caméras de surveillance gérées par des opérateurs publics seront partagées sur une plate-forme de vidéo protection. À terme, Stib, zones de police, port de Bruxelles, pompiers et Bruxelles Mobilité participeront au grand film de la vie bruxelloise. Cette plate-forme deviendrait, à en croire la Secrétaire d'État à la Transition numérique Bianca Debaets, «*un maillon important de la chaîne de prévention et de sécurité*», car les images seront utilisées pour la sécurité routière, la fluidité du trafic et... le maintien de l'ordre public. Un exemple donné par le communiqué de presse de Bianca Debaets: «*Une intervention mieux coordonnée après un incendie dans un tunnel de métro. Ou (je pense) à un enlèvement des véhicules plus rapide après un accident, ce qui permet d'éviter la formation d'embouteillages.*»

Les premiers échanges d'images ont lieu dès cette année avec la Stib et la zone de police Ouest (Molenbeek-Saint-Jean, Jette, Ganshoren, Berchem-Sainte-Agathe, Koekelberg). L'année suivante,

Ce grand melting pot d'images pose inévitablement une question : est-ce vraiment pour notre bien, toute cette surveillance ?

les pompiers bruxellois, Bruxelles Mobilité et d'autres zones de police rentreront dans le générique et en 2018, le port de Bruxelles rejoindra la plate-forme.

Ce grand melting pot d'images pose inévitablement une question: est-ce vraiment pour notre bien, toute cette surveillance? En frappant aux portes de Bianca Debaets, on apprend que «*cette plate-forme de vidéosurveillance sera pilotée par une association de fait dans laquelle on retrouvera les différentes institutions publiques*». Un avant-projet de l'arrêté de gouvernement instituant



Elles sont partout! À Londres comme à Bruxelles.

cette plate-forme a été présenté pour approbation à la Commission de protection de la vie privée.

Confusions en cascade

De quoi avoir les coudées franches pour une bonne partie des vidéos amateurs sans balises légales? Pas du tout. «*La base légale de ce centre a été introduite en 2014*», explique Franck Dumortier, chercheur en droit, expert en vidéosurveillance et droit au respect de la vie privée. «*Depuis lors, la police peut avoir accès aux images en temps réel dans les lieux ouverts et fermés accessibles.*»

Visiblement, ce n'est pas assez pour notre sécurité. Le 14 janvier dernier, une semaine après les attentats de Charlie Hebdo, Siegfried Bracke (président de la Chambre des représentants, NVA), soumettait à la Commission de

la protection de la vie privée (CPVP) une modification de la loi réglant l'installation et l'utilisation de caméras de surveillance. On passait alors de caméra traquant les «*délits contre les personnes ou les biens*» à la détection de «*toute infraction*». «*Une application assurément très large*», constate la CPVP. Les caméras de surveillance mobiles pourraient être utilisées «*dans le cas de situations dangereuses ou lorsqu'il y a menace ou injure*». Et la Commission

Le bon peuple n'a visiblement pas envie de jouer dans un film dont le scénario hésite entre surveillance et protection.



© Thai Police/AFP

Tuez, vous êtes filmé! Le présumé coupable de l'attentat de Bangkok s'enfuit après avoir déposé la bombe qui va laisser 20 morts sur le carreau.

«Loi caméra»: la proportionnalité oubliée

Pour Franck Dumortier, «on va de plus en plus vers la société d'interconnexion des systèmes. Au début, la loi générale de 1992 réglementait les données à caractère personnel, dont l'image. Trois grands principes étaient mentionnés: la proportionnalité, la transparence et la finalité. Utiliser des images, on pouvait le faire seulement si c'était strictement nécessaire et il fallait démontrer l'utilité du moyen. Mais en 2007, une nouvelle loi sur les caméras de surveillance n'a pas rappelé le principe de proportionnalité. Elle banalise l'avertissement: un pictogramme et c'est bon.» 2007, c'est l'année qui a suivi le meurtre de Joe Van Holsbeeck (en avril 2006). La fuite des auteurs avait été filmée par des caméras de surveillance. «C'est certain que ce meurtre a été un tournant. Mais il faut voir la finalité de ces caméras. Est-ce un procédé dissuasif ou l'utilisation comme preuve? À des fins de preuve, le dispositif coûte cher, demande des analyses par la suite. Plus on augmente la qualité des données, plus l'État se montre intrusif. Pourquoi ne pas prévoir de distinguer la qualité et mettre en boîte ce qui est nécessaire à des fins de preuve? Un juge pourrait demander l'accès à ces boîtes.» Aujourd'hui, lorsque les images ne peuvent pas servir de preuve, elles ne peuvent pas être conservées plus de 30 jours.

40% de caméras en plus!

Or des images, il y en a de plus en plus! Pour l'ensemble de la Belgique, la Commission pour la protection de la vie privée «a enregistré 5 354¹ nouvelles déclarations de lieux de surveillance par caméras

1 Ces 5 354 nouvelles déclarations comprennent 97 déclarations pour les lieux ouverts, 4 063 déclarations pour les lieux fermés et 1194 déclarations pour des caméras sur le lieu de travail.

2 À un fifrelin des principes de protection de la vie privée (22,59%).

en 2014 contre 3 815 en 2013... soit une augmentation de 40%».

Le bon peuple n'a visiblement pas envie de jouer dans un film dont le scénario hésite entre surveillance et protection. Cette même année, la Commission a reçu 3 219 demandes d'informations sur des traitements de données, soit une augmentation de 12,12% par rapport à 2013. Et le traitement d'images

(22,50%) avec un intérêt majeur pour la vidéosurveillance arrivait en 2^e position des thèmes les plus fréquemment abordés². Cette tendance lourde se retrouve dans l'ensemble des données –plaintes, médiations de la Commission pour la protection de la vie privée.

Moralité: si l'État veut sa télé-réalité, le citoyen préfère sa vie privée...

En Wallonie, une commune sur cinq avec caméras

Si la sécurité est régulièrement au casting des arguments pro-caméra, sa pertinence reste à démontrer. Perrine Vanmeerbeek (anthropologue) et Sarah Gallez (sociologue) travaillent au Centre de recherche Information, droit et société (CRIDS). Elles ont réalisé en octobre 2014 une étude (encore non publiée) sur l'acceptabilité juridique et sociale des caméras PTZ¹ en Wallonie, et plus précisément aux caméras qui filment des lieux publics ouverts en zone urbaine. Deux cent dix-huit communes sur 262 ont répondu à leurs questions. Avec pour conclusions que «20% des communes wallonnes sont équipées de caméras, dont 15% avec des caméras PTZ», explique Sarah Gallez. Sans surprise, plus une ville est peuplée, plus il y a de caméras de surveillance. Et si ces caméras sont installées avec pour argument la sécurité, la sécurité routière ou encore la lutte contre l'incivilité, «dans la moitié des communes, aucune étude n'a posé les besoins, attentes ou objectifs du

dispositif caméras!», souligne Perrine Vanmeerbeek. L'investissement n'est pourtant pas anecdotique. «Le coût moyen d'installation d'une caméra PTZ oscille entre 12 et 38 000 euros selon les villes, explique la sociologue. Et l'entretien du réseau pour une ville importante tourne autour de 100 000 euros par an. Sans compter le personnel surveillant, le stockage des images.»

Et au niveau de l'efficacité? «Impossible lors de notre enquête de savoir si les caméras ont aidé à diminuer le taux de criminalité, ou si elles ont augmenté le sentiment de sécurité.» Par contre, le citoyen n'est pas forcément tenu au courant de la présence de ces caméras. Seules cinq communes respectaient le devoir d'installer des panneaux d'avertissement dans chaque zone surveillée par une caméra.

1 Ces demi-sphères collées au plafond, filmant à 360 degrés sur les axes horizontal et vertical.

La défense armée pour protéger les libertés

Le titre interpellant d'un article récent¹ appelant à la dénucléarisation de l'armée belge a attiré mon attention. Je suis cependant interloqué par l'argumentaire sur le nucléaire militaire développé au début dudit article, puisqu'il correspond davantage à une ratiocination réductrice à outrance, éludant la quintessence de la question.

Par Wally Struys
Professeur ordinaire émérite
Président du Comité directeur des conseillers moraux à l'armée

1 Sam Biesemans, «Dénucléarisons l'armée belge», dans *Espace de Libertés*, n°439, mai 2015, pp. 6-8.

2 Cf. Yves Ken- gen, «Pour ou contre... la pen- sée critique?», édito, dans *Espace et Libertés*, n°439, mai 2015, p. 3.

3 André Dumoulin, «Quelques vérités nucléaires bonnes à dire», dans *L'Écho*, 20 mai 2015, p. 12.

4 Proverbe chinois.

5 Sans spécifier s'il s'agit de prix courants ou d'euros chainés ...

de s'impliquer dans la guerre atomique et la destruction massive de populations civiles»), et même sur le fonctionnement de notre démocratie parlementaire.

Les excès tuent plus sûrement qu'une épée⁴

Je ne peux évidemment laisser passer une telle kyrielle de contre-vérités orphelines de la propagande de la guerre froide. L'OTAN imposerait donc à la Belgique le remplacement de ses F-16 et le doublement⁵ de son budget militaire d'ici 2030, tout cela «à travers des processus de décision peu transparents et impliquant peu ou prou le régime parlementaire»? Que l'on aime ou que l'on déteste l'OTAN, admettons tout de même que cette alliance n'est pas un organisme supranational: la souveraineté nationale de chaque membre n'y est entamée en rien. En outre, une fois libérées, toutes les anciennes républiques soviétiques européennes



© DR

Le Lockheed F35 : ce petit joujou pressenti pour remplacer nos vieux F16 coûte entre 110 et 140 millions d'euros pièce. Selon Nick Harvey, ancien ministre britannique des Armées, ce pourrait être l'un des plus grands «éléphants blancs» de l'histoire...

ont demandé, en pleine connaissance de cause, leur adhésion à l'OTAN et à l'UE. Quant au pouvoir d'achat de la défense, nul n'ignore que le budget de la défense belge subit, depuis 1985, un... saut d'indice ininterrompu.

Pour ce qui est des processus de décision antidémocratiques, il suffit de consulter les procès-verbaux des séances plénières au Parlement ainsi que de la commission de la Défense et de la commission spéciale des Achats militaires pour se convaincre que tant la transparence que le fonctionnement de notre démocratie parlementaire sont respectés *de iure et de facto*.

Vers une défense passive?

Biesemans envisage encore de «s'engager dans la démilitarisation... dans

un processus aboutissant à une défense populaire et civile non violente». J'ai moi-même nourri autrefois une affection romantique pour le concept de défense passive. Malheureusement, les exemples foisonnent pour nous rappeler la dure réalité, symbolisée par les mémoriaux érigés en souvenir des martyrs de la résistance non violente⁶. Je suis néanmoins formel: en cas de crise, il convient au premier chef de privilégier la diplomatie et tout autre moyen non violent.

La réalité nous confronte toutefois à des pays hégémonistes et à des actions épouvantables de groupements terroristes rejettant tout dialogue et faisant fi de la dignité, de la liberté et des vies humaines, contre lesquels aucune forme de défense populaire n'est opérante. Ne laissons donc pas récidiver

6 À l'instar de celui de la place Venceslas à Prague en souvenir de Jan Palach.

Hélas, la défense passive est indubitablement inopérante devant ces violences arbitraires qui accablent les femmes, les hommes, leur patrimoine culturel, la société, bref, l'humanité tout entière...

l'histoire, les avatars du «Pourquoi mourir pour Dantzig?» et les accords de Munich de 1938.

Faut-il s'étonner des inquiétudes des pays de la frontière orientale de l'UE, particulièrement les pays baltes, face aux craintes suscitées par la politique hégémonique russe depuis le début du siècle? Faut-il rappeler les déclarations de ministres russes («*Il est temps que les brebis rentrent au berceau*»), de Poutine («*La disparition de l'URSS est la plus grande catastrophe géopolitique du XX^e siècle*») ou la récente habillerie du vice-Premier ministre Rogozine, chargé de la Défense («*Les chars russes n'ont pas besoin de visa*»), à peine moins originale que celle de Staline («*Les idées vont jusqu'où vont les chars*»)?

Une armée au service de la sécurité

L'auteur de l'article souhaite que la Belgique supprime son armée «comme le Costa Rica», qu'il considère comme un exemple édénique. Ici également, il

convient de ne pas céder aux poncifs. Si le Costa Rica a effectivement aboli son armée après sa victoire dans la guerre civile de 1946, il n'en a pas moins développé une *Fuerza Pública* de quelque 10 000 policiers très bien entraînés et équipés. Ses missions sont la sécurité terrestre, la lutte contre les trafics de stupéfiants et la garde des frontières. Le pays dispose en outre d'une *Unidad Especial de Intervención*, forces spéciales entraînées par Israël, l'Espagne et les États-Unis, avec qui San José a par ailleurs signé un accord de défense⁷.

Si nous pouvions nous défendre contre une agression armée par des actions non violentes, j'en serais le premier militant. Hélas, la défense passive est indubitablement inopérante devant ces violences arbitraires qui accablent les femmes, les hommes, leur patrimoine culturel, la société, bref, l'humanité tout entière...

Ne supprimons pas notre armée démocratique qui, dans notre posture de défense moderne, ne correspond plus à l'image romantique de soldats qui campent «debout sur la frontière» afin d'arrêter l'envahisseur. Ses tâches consistent aujourd'hui à maintenir ou à restaurer la paix, à protéger des populations ou à effectuer des missions humanitaires solidaires, comme l'actualité en témoigne tant et plus.

Face à ces périls sécuritaires prégnants, je préfère confier la protection des libertés individuelles et collectives à une défense armée, tout comme je fais confiance à la police pour combattre le crime, aux pompiers pour éteindre un incendie et au corps médical pour prévenir et guérir les maladies. 

⁷ Ce qui fait dire au président bolivien Evo Morales que le Costa Rica a bien une armée, celle des États-Unis.

Le passé à travers le prisme du présent

Chaque année apporte son lot d'événements mémoriels en tout genre et 2015 est particulièrement bien remplie sur ce point. Le 8 mai dernier s'est tenu à Liège un colloque international intitulé «Mémoire(s) et identité(s): quand le passé bouscule le présent».

Par Geoffrey Grandjean
Professeur de science politique (ULg)

Centenaire de la Première Guerre mondiale, bicentenaire de la bataille de Waterloo, 70^e anniversaire de la victoire du 9 mai 1945 ou encore commémoration de l'abolition de l'esclavage en France; le colloque organisé conjointement par le Département de science politique de l'Université de Liège et les Territoires de la Mémoire a permis de cerner les enjeux mémoirels et identitairels particulièrement présents en ces temps de commémorations multiples.

Mémoire et identités collectives

Les mobilisations de mémoires collectives soulèvent des questions fondamentales en termes d'identités individuelles et/ou collectives. Ces mémoires permettent aux individus et aux groupes auxquels ils appartiennent de se définir, de donner du sens à leurs actions, voire de les légitimer. Mais ces commémorations ne doivent toutefois pas gommer les tensions qui peuvent voir le jour entre différents

groupes. C'est donc à partir de l'idée que les mobilisations de mémoires collectives peuvent ne pas se faire de manière apaisée que les organisateurs du colloque ont souhaité réunir plusieurs spécialistes afin d'envisager les aspects positifs, mais également négatifs de ces manifestations mémorielles.

En laissant la place à des politologues, à des géographes, à des pédagogues, à des sociologues, à des psychologues, mais également à toute une série d'acteurs de la mémoire (enseignants, conservateurs, journalistes et chargés de mission), les échanges ont, d'une façon ou d'une autre, insisté sur la crise des identités qui traverse actuellement notre société. Nombreux sont les acteurs –politiques et sociaux– qui mobilisent peu ou prou des événements passés afin de donner du sens à leurs actions quotidiennes.

Ainsi, reconnaître publiquement le massacre des Arméniens durant la

Première Guerre mondiale comme un génocide ne constitue pas uniquement un acte d'empathie à l'égard des descendants de certaines victimes. C'est un acte symbolique visant à agir sur l'institution imaginaire des identités collectives, à affirmer certaines valeurs et à s'opposer à d'autres.

Appropriations sociales du passé

Aménager l'environnement urbain en posant des plaques commémoratives ou en installant des statues à la gloire de certaines figures passées est révélateur de l'état d'esprit d'un groupe à un moment donné, comme c'est par exemple le cas à

Bruxelles autour de la mémoire de Léopold II. Réaliser annuellement des documentaires sur les mêmes thèmes nécessite parfois de manipuler les images d'archives. Concevoir des projets pédagogiques à l'école tournés vers le passé afin d'éduquer à la citoyenneté nécessite d'innover de manière constante. De tous ces cas de figure se dresse un constat : le passé se conjugue au présent.

Ce «présentisme» réduit à sa plus simple expression nos «*champs d'expériences*» et nos «*horizons d'attente*» pour reprendre les termes de Reinhard Koselleck. Pour preuve : le fait de célébrer annuellement des anniversaires consiste à ne s'ins-

crire que dans le présent, quitte à le répéter chaque année. Au final, cette accumulation d'événements mémoriels permet-elle vraiment de tirer les leçons du passé pour mieux se projeter dans le futur ? Pas sûr...

Des mémoires et des histoires

Si les pistes ouvertes grâce à ce colloque ont été nombreuses, plusieurs réflexions ont traversé les différentes interventions.

Premièrement, il convient de ne pas confondre mémoire collective et mémoire officielle. Si cette dernière renvoie notamment à la mise en scène orchestrée par des autorités publiques, celles-ci ne disposent pas pour autant du monopole de la contrainte mémorielle. Les mémoires collectives coexistent dans une société et chercher à imposer une vision du passé est vain.

Deuxièmement, la pluralité des mémoires collectives au sein d'une société n'engendre pas nécessairement des conflits entre mémoires et entre groupes. Les conflits voire les «guerres» de mémoires sont bien souvent le produit d'un discours tenu par les acteurs qui les dénoncent.

Troisièmement, travailler sur la mémoire ne signifie aucunement travailler sur l'histoire. Une perspective interdisciplinaire mérite donc d'être encouragée. Or, il peut être constaté que les multiples commémorations laissent bien souvent les historiens affronter seuls les événe-

Les mémoires collectives sont les histoires de tous. Refuser la possibilité à tout un chacun de s'en saisir, c'est mettre à mal le vivre ensemble.

ments mémoriels. Sociologues, psychologues, géographes, pédagogues et surtout acteurs de la mémoire méritent d'avoir voix au chapitre. Ils éclairent chacun à leur façon ce passé mobilisé. Les mémoires collectives sont les histoires de tous. Refuser la possibilité à tout un chacun de s'en saisir, c'est mettre à mal le vivre ensemble.

Toutes ces réflexions feront prochainement l'objet d'une publication dans la collection «Voix de la mémoire» éditée par les Territoires de la Mémoire, permettant ainsi aux acteurs de la mémoire de s'en saisir, d'en discuter et peut-être d'élargir nos horizons d'attente, tout en s'interrogeant sur les éléments constitutifs –si tant est qu'il y en ait– de nos identités. 



Plus jamais ça ! De l'importance du travail de mémoire pour éviter de revivre les affres du passé.



**18 La torture virtuelle ou
l'être dans le néant**

**22 Tunisie : la transition démocratique
à l'épreuve du terrorisme**

**25 Arabie saoudite, le royaume
de l'obscurantisme**

La torture virtuelle ou l'être dans le néant

Obtenir des aveux en quelques clics, sans se salir les mains ni laisser de traces apparentes. Telle est la promesse du progrès technologique faite aux tortionnaires. L'informatique va ringardiser la gégène.

Par Philippe Cohen-Grillet
Journaliste et écrivain

C'était une époque rustique. En 1623, sur l'exotique île d'Ambon, des représentants de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales imaginèrent un moyen de faire avouer quinze de leurs homologues anglais, suspectés de perfides manœuvres pour accaparer le commerce des épices. L'un d'eux eut la plante des pieds exposée à la flamme «*jusqu'à ce que la graisse qui en coulait fasse s'éteindre les chandelles*»¹. Avant d'être exécuté, il parla. Puis vint la fée électricité. La lumière fut et, avec elle, la gégène, qui connut un franc succès auprès de la Sûreté générale indochinoise et de son homologue militaire proposée au renseignement durant les «événements» d'Algérie. À bien des égards, les moyens alors mis en œuvre relevaient encore de l'artisanat. Mais le progrès en marche ne s'arrête jamais. Le dernier raffinement en date dans le perfectionnement des méthodes de torture fait appel aux avancées technologiques high-tech, la réalité virtuelle. Le principe est simple, encore fallait-il

y songer: ce que l'esprit perçoit, le corps le ressent. En d'autres termes, «*si vous croyez que l'on est en train de vous torturer, alors c'est que l'on est en train de vous torturer*», résume le docteur Asher Aladjem, qui dirige depuis 1995 l'équipe chargée du Programme pour les survivants de la torture à l'hôpital Bellevue de New York.

Produire un «assaut systématique contre l'identité personnelle, mentalement insupportable»

Concrètement, la réalité virtuelle y est déjà utilisée pour aider des victimes de sévices à surmonter leurs démons intérieurs et l'indicible souvenir de leurs tourments. Un casque intégral relié à un ordinateur propulse le sujet dans un univers factice mais ultraréaliste, le confrontant à ses phobies. Le même procédé expérimental est utilisé auprès de soldats américains de retour des combats et affectés de syndrome post-traumatique. Albert Rizzo, qui dirige l'Institute for Creative Technologies

à l'Université de Californie du Sud, plonge ainsi des vétérans au cœur de situations stressantes qu'ils ont vécues, reconstituées via la réalité virtuelle. L'analyse des réactions corporelles (rythme cardiaque, respiration, sudation) aide à mieux

bien plus sûrement qu'un fer rouge appliqué sur les parties intimes. Le procédé est déclinable à l'envi: un parcours-aventure au beau milieu de reptiles visqueux, une baignade dans un océan de sang, un week-end entier au pays des morts-vivants.

© Turner Classic Movies, A Time Warner Company



«*Vertigo*», de Alfred Hitchcock. Un programme de réalité virtuelle peut donner l'impression d'une chute vertigineuse...

cerner l'impact d'un souvenir, fut-il refoulé, et à le combattre. La torture virtuelle n'est rien d'autre que l'usage symétrique, inversé, de cet outil thérapeutique. Mise en pratique: un combattant ennemi, terroriste ou présumé tel, est sensible au vertige? Un programme de réalité virtuelle peut lui donner l'impression d'une chute vertigineuse et abyssale, sans fin, et sans qu'il bouge de la pièce où il se trouve. Quelques heures de ce traitement délient les langues les plus nouées

L'imagination est au pouvoir et les possibilités infinies.

Ces nouvelles pratiques sont un renouvellement de méthodes qui ont fait leurs preuves. Dans un ouvrage de référence², l'historien américain Alfred W. McCoy a décrit les recommandations du manuel d'interrogatoire mis au point par la CIA en 1963, appelé *Kubark Counterintelligence Interrogation*. Y est notamment préconisé l'usage de techniques psychologiques, coercitives mais physi-

¹ Anecdote rapportée par Mike Dash dans son remarquable ouvrage, *L'Archipel des hérétiques. La terrifiante histoire des naufragés du Batavia*, Paris. Jean-Claude Lattès, 2002.

² Alfred W. McCoy, *A question of torture. CIA Interrogation from the Cold War to the War on Terror*, New York, Metropolitan Book, 2006 (non traduit en français).



La «rééducation par l'image» imaginée par Kubrick dans «Orange mécanique» (1971).

© Kobal/The picture Desk

quement non invasives, générant un «chaos existentiel», «jusqu'à ce que cet assaut systématique contre l'identité personnelle devienne mentalement insupportable». Et que le supplicié se mette à table, ce qui est l'objectif in fine.

Rapide, efficace et non salissante, la torture virtuelle a bien des avantages

Mais le recours à la torture par la réalité virtuelle va bien au-delà d'une simple modernisation des bonnes vieilles techniques archaïques: privation de sommeil, simulacres de noyade ou d'exécution, déstabilisa-

tion spatio-temporelle, isolement, privation sensorielle, etc. L'usage des technologies virtuelles apporte, tout d'abord, un précieux gain de temps. Les praticiens en ont témoigné, faire céder les digues mentales d'un individu par des assauts psychologiques répétés peut prendre des semaines, sinon des mois. Annihiler toute résistance est un processus long et complexe, a fortiori appliqué à des combattants formés à endurer et à déjouer ces techniques. Une bonne séance de torture virtuelle briserait n'importe qui en deux jours. Autre avantage notable, le recours au virtuel protège... le bourreau. Le professeur de philosophie

morale et politique Michel Terestchenko a montré qu'un «mélange de violence et de cruauté gratuites érigées en système, d'inefficacité et d'impuissance brise les détenus tout en détruisant psychiquement les tortionnaires eux-mêmes»³. Or, prendre soin des préposés à l'attendrissement de la viande est un devoir aussi impérieux que le bien-être de la troupe. Seul le souffre-douleur est exposé aux images virtuelles. L'exécuteur des basses œuvres n'en subit pas les effets dévastateurs par ricochet. Exit ce contrariant dommage collatéral. Enfin, pour ce qui est de la torture «classique», alliant brutalité extrême et sévices corporels en tous genres, Terestchenko, rappelle que son efficacité fait débat. Certaines victimes sont prêtes à confesser tout et n'importe quoi pour que cesse leur calvaire. Stérile du point de vue de la collecte du renseignement. Rapporté par Alfred McCoy, le témoignage d'un homme torturé en 2004 dans une prison afghane est à cet égard édifiant. Décrivant les sévices qu'il endura, il conclut: «Au bout d'un moment, j'eus l'impression d'être presque mort et de ne plus exister». Quant à ses compagnons d'infortune, «beaucoup perdaient la tête. Je pouvais entendre les gens se cogner la tête contre les murs et les portes, hurlant à en devenir fous». Comme le dit le proverbe, on ne fait pas boire un âne qui n'a pas soif. Ni avouer une information pertinente à un homme qui a perdu l'esprit.

Comment ne pas songer au jeune Alex, le héros tragique d'Anthony Burgess dans *Orange mécanique*? À

Un combattant ennemi, terroriste ou présumé tel, est sensible au vertige?

Un programme de réalité virtuelle peut lui donner l'impression d'une chute vertigineuse et abyssale.

l'origine passionné par la musique classique et l'ultraviolence, son état s'est quelque peu aggravé par les séances de visionnage d'images insoutenables imposées par des agents du gouvernement désireux de le «réhabiliter». Une torture virtuelle avant l'heure. Reste la question du plaisir sadique à voir autrui souffrir, à se repaître de son humiliation et de ses cris, lorsqu'il est jeté dans une geôle grouillant de reptiles ou condamné à se nourrir d'abats crus, par exemple. Mais il ne s'agit pas de torture virtuelle. C'est de la télé-réalité. ♦

³ Michel Terestchenko, *Du bon usage de la torture ou comment les démocraties justifient l'injustifiable*, Paris, La Découverte, 2008.

Tunisie: la transition démocratique à l'épreuve du terrorisme

Après le Musée du Bardo, c'était autour de la célèbre station balnéaire de Port El Kantaoui d'être la cible d'un attentat terroriste à la fois sanglant et spectaculaire le 26 juin dernier. Revendiquée par l'État islamique, cette attaque, la plus meurtrière de l'histoire du pays, replonge les Tunisiens, malgré eux, dans l'obsession sécuritaire qui fut pendant longtemps le juteux fonds de commerce de l'ex-dictateur déchu.

Par Aïcha Ayari
Journaliste

Rapidement, l'inaction des autorités tunisiennes et la défaillance des services de sécurité ont été pointées du doigt; des critiques qui n'ont pas épargné le président Beji Caïd Essebsi (BCE). Pour y répondre, des mesures drastiques ont été prises, rappelant l'ancien régime et, jugées parfois incompréhensibles. Malgré tout, pour beaucoup, «*seules les méthodes à la Ben Ali peuvent pulvériser ces barbares, Bajbouj¹ n'est pas à la hauteur*». Dans le même temps, le cœur affolé des Tunisiens balance entre d'une part, accepter le recours aux anciennes méthodes bénalistes «ayant fait leurs preuves» et, d'autre part, la crainte que ces mêmes pratiques marquent le retour maquillé de l'ancien système; exit donc les droits de l'homme.

Quelles réponses à l'équation sécuritaire?

Il est vrai que l'équation sécuritaire est assez complexe, car se croisent des

éléments endogènes et exogènes auxquels, seule, la Tunisie ne pourrait faire face. Il n'empêche que celui qu'on surnomme «Bajbouj» est, aujourd'hui, dans une double tourmente. Aux yeux de l'opinion publique tunisienne, BCE, comparé à Ben Ali, apparaît comme l'artisan rouillé d'une machine sécuritaire qui tourne au ralenti. Plus globalement, ce sont les choix politiques du président et de son parti Nidaa Tounes, notamment l'alliance gouvernementale avec Ennahdha, qui sont visés.

Dès lors, des décisions sur le tas, parfois dénuées de sens, ont été adoptées telles que le limogeage du gouverneur de Sousse et de hauts responsables de la police, l'interdiction de voyager pour les moins de 35 ans sauf autorisation parentale et le renforcement de la sécurité pour les communautés étrangères, leurs services et aux alentours des théâtres et centres culturels. Mais la mesure qui rappelle un passé proche et

La multiplication des attentats stresse la transition démocratique tunisienne, aiguise les tentations sécuritaires et défie la défense des droits de l'homme.

qui inquiète est, sans nul doute, l'instauration, le samedi 4 juillet, de l'état d'urgence sur tout le territoire tunisien pour 30 jours. Pour Hamza Meddeb, chercheur invité du Centre Carnegie au Moyen-Orient, «*le fait de décréter l'état d'urgence pourrait s'accompagner d'une criminalisation des mobilisations sociales*». Un moyen de réprimer les revendications sociales et de restreindre certains droits, comme celui de rassemblement sur la voie publique. D'après Vincent Geisser, chercheur à l'Institut français du Proche-Orient, «*cette décision est un aveu de faiblesse car la Tunisie d'aujourd'hui dispose d'outils constitutionnels pour répondre au terrorisme. Au lieu de ça, le pouvoir va puiser dans d'anciennes recettes qui font trop penser aux méthodes de Bourguiba et de Ben Ali*».

Même si le ministère de l'Intérieur a assuré que tout avait été mis en œuvre pour traquer et arrêter le criminel, de lourdes défaillances persistent : le fait que de nombreuses mosquées échappent encore au contrôle de l'État, l'existence d'une police parallèle, la corruption, un manque de formation

des nouvelles recrues, la faiblesse des moyens (logistique, équipement, effectif, expertise), sans parler de la coordination et de la communication (interne et externe) balbutiantes entre les différents échelons de la chaîne ; et enfin, des policiers qui, au lieu de traquer les terroristes, font la tournée des cafés à la recherche des fraudeurs du ramadan, c'est-à-dire ceux qui n'observent pas le jeûne. À cela s'ajoute la situation chaotique de la Libye et l'extrême porosité des frontières tuniso-libyennes qui déversent en Tunisie des quantités impressionnantes d'armes.

Récupération des jeunes : de l'endoctrinement au passage à l'acte

En quelques mois, la Tunisie est devenue une destination prisée des chasseurs de têtes qui recrutent des jeunes, voire des adolescents, hommes et femmes, pour en faire des combattants. Ces recruteurs de la mort, qui attisent la haine, savent comment aborder et parler à ces jeunes de sorte que ces derniers se sentent investis d'une super-mission. Un lavage de cerveau qui tient de la lobotomisation entraîne ces recrues, que l'on dit droguées, à commettre l'irréparable au nom d'une soi-disant cause divine qui n'est autre qu'une royale imposture. En très peu de temps, ces ados, souvent sans histoire, deviennent des machines à tuer que seule leur propre mort arrête. Pour Rim, jeune enseignante universitaire, «*la pauvreté, à elle seule, n'explique plus la montée en puissance du radicalisme et des actes terroristes ; ces jeunes appar-*

¹ Surnom du président Beji Caïd Essebsi.

tiennent à des familles qui possèdent des biens». Une opinion partagée par Kader, jeune cadre de 33 ans : «*Ces jeunes sont frustrés, caractérisés par une perte de sens et d'identité; un vide émotionnel en eux se creuse à mesure que se rétrécit l'espace de leur espoir. Ils ont ce sentiment de ne pas exister et le coupable, c'est l'Occident. Un terrain propice à des charlatans, "des businessmen de Dieu" qui récupèrent cette énorme désillusion pour en faire des robots à tuer.*» À la dérive, ils sont à la recherche d'une revalorisation d'eux-mêmes et c'est à travers la violence qu'ils pensent pouvoir exister.

Quel risque pour le processus de démocratisation en cours ?

Dans cette situation, le processus démocratique et les libertés publiques sont actuellement menacés et les abus en tout genre reviennent au galop. Cette escalade de violence presse les autorités à demander urgentement l'adoption de mesures et de lois. Mais à quel prix ? Dans tous les cas, sans débat public et sans monitoring des associations, les textes adoptés pourraient signer le retour des pratiques benalistes. D'autant que dans ce contexte particulier, les Tunisiens seraient tentés d'être moins regardants. Ainsi, la multiplication des attentats stresse la transition démocratique tunisienne, aiguise les tentations sécuritaires et défie la défense des droits de l'homme. C'est exactement la stratégie que poursuivent les djihadistes qui veulent plonger le pays dans un chaos économique et politique en touchant les secteurs du tourisme et de l'investissement.

Une telle situation appelle à la définition d'une stratégie de lutte globale et coordonnée, à l'échelle régionale et internationale, qui dépasse les seuls aspects sécuritaires. Des réformes de fond, à la hauteur des défis socio-économiques, sont nécessaires. Parallèlement, un travail de proximité social, culturel, voire religieux doit être réalisé sur le terrain pour reconstruire un tissu social détruit par la marginalisation de pans entiers de la population. Les mosquées doivent devenir un espace ouvert de dialogue prônant les valeurs de paix et de tolérance. La formation et le recrutement des imams sont des axes prioritaires, car ils agissent soit comme canal d'endoctrinement soit comme vecteur de paix. Il est crucial de mettre en place une approche positive et valorisante des jeunes en investissant massivement dans la culture, l'enseignement, les sports et l'exercice d'une citoyenneté active. Car ni l'Occident ni la pauvreté ne sauraient être indéfiniment les boucs-émissaires d'une jeunesse en quête de sens.

Il faut espérer que les autorités se réveillent, car le pays a besoin d'un électrochoc; la Tunisie ne vit plus, elle survit. Espérons que la société civile tunisienne n'entre pas dans une logique purement sécuritaire où les droits de l'homme n'auraient que très peu de place. Enfin, espérons que les partenaires internationaux de la Tunisie, dont l'Union européenne, répondent à l'appel des autorités tunisiennes pour faire front ensemble car, autant se le dire, cette affaire de terrorisme, c'est l'affaire de tous !

Arabie saoudite, le royaume de l'obscurantisme

Sûr que le blogueur Raïf Badawi aura droit à une coupe de Cham'Alal¹ dans sa cellule si l'Arabie saoudite est désignée à la présidence du Conseil des droits de l'homme des Nations unies !

Par Jean Bernard
Journaliste

À la fin du mois de mai dernier, dans les locaux d'Amnesty International «Europe», un petit bout de femme vêtue à l'occidentale, l'air bien déterminé et convaincu qu'elle reverra son mari prochainement, prend la parole. «*J'espère qu'à l'occasion du ramadan, en juillet prochain, comme il est de tradition en Arabie Saoudite, le nouveau roi, dans un geste de clémence, assouplira les sanctions envers mon mari, Raïf Badawi, voire autorisera sa libération.*»

Le mois de ramadan est passé; aucune bonne nouvelle n'est venue de Riyad pour Ensaf et Raïf Haidar... Les Nations unies ont dénoncé une sentence «cruelle», tandis que de nombreuses associations de défense des droits de l'homme ont exigé sa libération immédiate.

Droits de l'homme et faux ami

À propos de l'ONU et de son Conseil des droits de l'homme qui compte 47 pays désignés pour trois ans, en décembre, sa présidence changera et reviendra à un pays asiatique. Et devinez qui fait le forcing pour

décrocher ce poste ? Bandar bin Mohammed Al-Aiban, président de la Commission des droits de l'homme –si, si, ça existe– en Arabie saoudite, l'un des huit pays à ne pas avoir ratifié la Déclaration universelle des droits de l'homme lors de son adoption en 1948. Et quand on sait que parmi les autres pays asiatiques siégeant dans ce Conseil, on retrouve le Bangladesh, le Qatar, l'Inde ou la Chine, les chances de Bandar sont assez grandes. «*Cela risque de nous renvoyer aux pires heures de l'ancienne commission qui avait sombré dans le discrédit,*» a confié un diplomate sous couvert d'anonymat à *La Tribune de Genève*, le Haut-Commissariat siégeant en bord de lac Léman.

Un «cyber-dissident» au pays de la censure implacable²

Mais revenons à Raïf Badawi dont le seul tort est d'avoir voulu montrer les bienfaits de ce «royaume merveilleux» au travers d'un blog. Dix ans de prison, dix ans d'interdiction de sortie du territoire et mille coups de fouet. Telle était la sanction que

¹ Pseudo-champagne certifié halal composé de jus de raisin pétillant.

² L'Arabie saoudite se situe à la 164^e place du classement mondial de la liberté de la presse 2015 de Reporters sans frontières qui compte 180 pays, NDLR.

Animateur du blog Liberal Saudi Network et lauréat 2014 du prix Reporters sans frontières, Raïf Badawi est emprisonné depuis 2012.

ce blogueur a encourue en novembre 2014. Le 9 janvier 2015, la première série de 50 coups de fouet avait été délivrée, soulevant le tollé au niveau international, ce qui a entraîné un report des séances de flagellation suivantes, aussi pour des «raisons de santé».

Dix jours après son passage à Bruxelles où elle avait rencontré Didier Reynders et les membres de la commission des Affaires étrangères du Parlement fédéral, Ensaf Haidar, qui vit réfugiée au Canada avec ses trois enfants, a bien dû déchanter. Le 7 juin en effet, la Cour suprême d'Arabie saoudite a confirmé la peine prononcée à l'encontre de son mari pour «*insulte à l'islam*». Ensaf s'est dite très «*choquée*» par cette décision irréversible qui alourdit la peine d'une amende d'un million de riyals (240 000 euros environ). «*J'espérais qu'à l'approche du ramadan et avec le nouveau roi en Arabie saoudite, les prisonniers d'opinion dans le royaume, dont Raïf, soient graciés.*»

Suite au passage d'Ensaf Haidar à Bruxelles, la Chambre a adopté à l'unanimité un texte de soutien au

blogueur. Au même moment, soit le 11 juin dernier, le Parlement du Québec délivrait à Raïf un certificat de sélection «humanitaire» qui l'autorise donc à venir se réfugier dans la Belle Province.

Animateur du blog Liberal Saudi Network et lauréat 2014 du prix Reporters sans frontières, Raïf Badawi est emprisonné depuis 2012. Farouche défenseur de la liberté d'expression, son site avait demandé la fin de l'influence religieuse dans le royaume saoudien, régi par le wahhabisme, version stricte de l'islam. Sur le blog, «*Raïf ne parlait pas de la religion, mais bien de l'institution, souligne Ensaf, donc de la police religieuse, de ses réactions, de son attitude. En critiquant... à sa façon. Ses textes sont regroupés désormais dans un recueil en allemand, et bientôt en français et en anglais. Les textes du blog venaient du monde entier et mêmes d'autres Saoudiens publiaient mais sous un pseudonyme... Lui n'avait pas le sentiment d'avoir besoin de se cacher. Il est convaincu de ses idées. Et je suis fière de lui. [...] Mais nos familles ne nous ont pas soutenus.*» On n'en saura pas plus de la part de ce petit bout de femme de 35 ans dégageant l'énergie du désespoir. «*Il va être libéré bientôt. Ce n'est pas un prisonnier politique!*»

Raïf a lancé son site en 2006. Les problèmes ont commencé en 2008 quand son compte bancaire a été bloqué. En 2011, Ensaf et ses enfants ont quitté l'Arabie saoudite et se sont installés en Égypte puis au Liban. «*Raïf a connu différents*

procès, avec d'abord 600 coups de fouet puis 1000. Les peines ne cessent de s'alourdir. La première séance de flagellation était publique. Cela fait donc trois ans que Raïf n'a pas vu ses enfants ; il peut m'appeler, brièvement, au téléphone deux fois par semaine. Il ne parle pas de lui, il demande des informations concernant la famille, les enfants. Il sait que le monde entier se mobilise pour lui et cela lui fait du bien, lui remonte le moral.»

Outre Raïf, son avocat est également emprisonné. «*Mais je n'ai pas beaucoup d'informations pour lui, poursuit Ensaf, ils sont dans deux prisons différentes, Raïf à Djeddah et son avocat à Riyad. Je sais juste que lui a été condamné à quinze ans de prison.*»

AS cherche huit bourreaux

Croire, comme il l'a fait, qu'il pouvait ouvrir un blog pour parler de la situation de son pays –blog sur lequel il a été le seul à signer ses articles de son nom– peut paraître naïf quand on connaît un tant soit peu le régime saoudien: situation de la femme et des homosexuels, libertés bafouées, peine de mort par décapitation et tortures en chaîne, à tel point que le régime a fait passer une petite annonce en mai dernier pour recruter huit bourreaux. Il est vrai que viol, meurtre, apostasie, vol à main armée et trafic de drogue (avoir l'air d'un drogué suffit à voler en prison) sont passibles de la peine capitale dans ce «charmant» pays qui, pour ceux qui l'oublierait, est

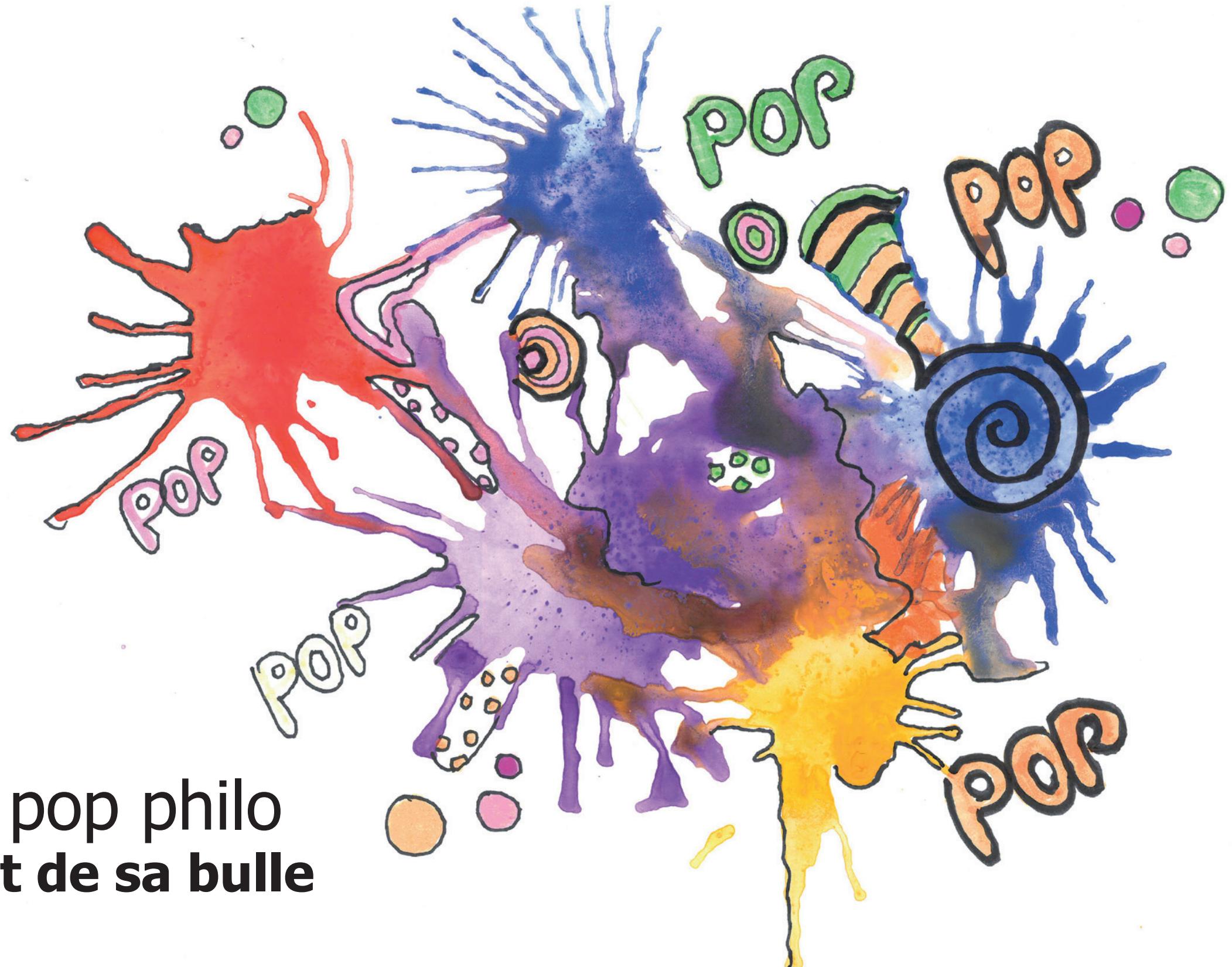
© Jonathan Raa/Nurphoto



Embastiller l'avocat de Badawi pour le faire taire : une certaine idée de la «justice»...

un excellent ami des États-Unis et des Européens.

Succédant à son demi-frère, le roi Abdallah, en janvier dernier, Salmane ben Abdelaziz Al Saoud n'apparaît pas vraiment plus tendre. Bien au contraire puisque le 15 juin dernier, il pouvait «fêter» la centième exécution de l'année alors qu'on n'en comptabilisait «que» 87 pour 2014. ♦



La pop philo
sort de sa bulle

Ce n'est pas une mode, mais un phénomène de société. L'émergence d'une philosophie basée sur les aspects apparemment banals de la vie quotidienne répond à une vraie quête de sens et de repères, qu'aucune religion ne semble à même de pallier.

Cette philo-là fait flèche de tout bois. Le hit-parade, les *Feux de l'amour*, nos animaux familiers, Quick et Flupke, rendez-vous.be... Dans notre univers familial, tout est philo et la philo est dans tout. Désormais, les Églises ne pourront plus revendiquer le monopole du sens et de la spiritualité. La rue s'est réapproprié les valeurs, ne laissant plus aux anciens maîtres à penser le soin de leur dicter une morale.

Une révolte? Non sire, une révolution. Faites péter les bouchons!

Yves Kengen
Rédacteur en chef

La philosophie doit-elle être populaire?

Pop philosophie... L'image d'une philosophie qui éclate telle une bulle de savon. Son explosion est-elle une manière de diffuser un parfum de philosophie dans tout l'environnement –cela serait-il conciliable avec la philosophie?– ou plutôt le signe de sa fragilité aujourd'hui et du fait qu'elle ne serait plus que du vent?

Par Anne Staquet
Docteure en philosophie et chargée de cours (UMons)

«Philosophie» et «populaire» constituent deux termes dont les connotations semblent particulièrement antagonistes: l'une fait référence à une réflexion articulée et argumentée demandant souvent du temps et un apprentissage, l'autre à un accès immédiat et facile. Alors qu'est-ce que la pop philosophie? En quoi le fait de rapprocher ces deux termes peut-il avoir un sens et conduire à une nouvelle réflexion?

L'expression se trouve pour la première fois dans le célèbre ouvrage de Deleuze et Guattari de 1972, *L'Anti-Oedipe*. Deleuze rêvait alors d'un texte philosophique qui aurait pu toucher immédiatement des lecteurs lambda et qui pourrait se diffuser comme une musique populaire. Elle a depuis lors mal évolué et, depuis les années 2000, elle désigne plutôt un regard philosophique ou intellectuel sur des œuvres de la culture populaire. La popularité de cette expression, écrite alors sans l'apostrophe, remonte à la polé-

mique autour de la publication en 2003, par Alain Badiou et des philosophes proches de lui, de *Matrix: machine philosophique*. Les auteurs sont accusés de profiter du succès du film pour se faire connaître dans les milieux populaires, voire de n'être qu'un produit dérivé de la machine commerciale cinématographique¹ ou encore de faire de la philosophie de comptoir. Jacques Serrano a depuis lors créé les Semaines de la pop philosophie.

Public et objets: le grand questionnement

Malgré des différences significatives importantes, un questionnement proche surgit derrière la notion de la pop philosophie: la question de ce qu'est la philosophie –ou ce qu'elle devrait ou pourrait être– et de son rapport à son public ou à ses objets. La philosophie doit-elle s'adresser à un public d'intellectuels ou à tout le monde? Doit-elle se concentrer sur les grandes questions traditionnelles

¹ La réponse des auteurs de l'ouvrage ne se fait pas attendre: «En sortant notre livre le 5 novembre, nous ne cherchions pas à "toucher [la] cible marketing" des étudiants et enseignants de philosophie pour le compte de la Warner, mais, à l'inverse, à utiliser la machine médiatique du troisième épisode pour faire connaître, au-delà du cercle habituel des lecteurs d'ouvrages de philosophie, le genre de travail que peut effectuer la philosophie à partir d'un matériau ordinaire: un film d'action à préventions spéculatives.» «Nous sommes tous des Agents Smith», *Libération* du 26 novembre 2003. Une autre réponse de Elie During et Patrice Maniglier se trouve dans «Matrix: comment la philosophie peut s'y faire», *Revue d'esthétique*, n°45, 2004. Pour les accusations, Cf. les textes de Jacques-Olivier Begot et Frédéric Pouillaude de «La philo au service de "Matrix"» et «Machine à aliéner», dans *Libération* des 11 octobre et 26 novembre 2003.



ou, au contraire, s'en détourner pour se consacrer à l'analyse du monde de la culture populaire ? Quels sont les risques que court la philosophie en devenant populaire ?

Notre morale ambiante voudrait que l'on réponde que la philosophie ne doit pas être réservée à une élite intellectuelle et qu'elle doit s'occuper du monde d'aujourd'hui dans

tous ses aspects, voire surtout dans ceux qui touchent le plus grand nombre. Mais la réponse n'est pas si simple et la question est loin d'être nouvelle.

Platon, déjà, y répond à sa manière en donnant aux philosophes le rôle de gouvernants. Sa position, très éloignée de nos conceptions démocratiques, vient en partie du sort

réservé à Socrate, condamné à mort pour impiété et corruption de la jeunesse par un jury populaire constitué de 501 juges. Le peuple peut donc se tromper et constituer une menace pour les plus sages ; ce sont donc des personnes éclairées qui doivent guider la société. L'allégorie de la caverne confirme le rôle particulier du philosophe : la plupart des hommes ne voient que des reflets illusoires de la réalité. Il faut que ceux qui voient plus loin que les apparences puissent leur montrer la voie, non pour les diriger en les laissant dans l'ignorance à la manière de grands prêtres, mais au contraire, pour leur apprendre à dépasser les apparences et à voir par eux-mêmes, c'est-à-dire à devenir eux-mêmes des philosophes.

À contre-courant des opinions dominantes

Le point de vue de Platon, opposant philosophie et opinion, va marquer toute l'histoire de la philosophie. On retrouve l'idée chez Deleuze, lorsqu'il affirme que la philosophie doit être nécessairement intempestive, autrement dit, contre son temps et les opinions dominantes de son époque : « *L'image du philosophe est constamment obscurcie. On en fait un sage, lui qui est seulement l'ami de la sagesse, ami en un sens ambigu, c'est-à-dire l'anti-sage, celui qui doit se masquer de sagesse pour survivre. On en fait un ami de la vérité, lui qui fait subir au vrai l'épreuve la plus dure, dont la vérité sort aussi démembrée que Dionysos : l'épreuve du sens et de la valeur. L'image du philosophe*

Quels sont les risques que court la philosophie en devenant populaire ?

est obscurcie par tous ses déguisements nécessaires mais aussi par toutes les trahisons qui font de lui le philosophe de la religion, le philosophe de l'État, le collectionneur des valeurs en cours, le fonctionnaire de l'histoire. [...] Si la besogne critique de la philosophie n'est pas activement reprise à chaque époque, la philosophie meurt, et avec elle l'image du philosophe et l'image de l'homme libre. La bêtise et la bassesse ne finissent pas de former des alliages nouveaux. La bêtise et la bassesse sont toujours celles de notre temps, de nos contemporains, notre bêtise et notre bassesse. [...] C'est pourquoi la philosophie a, avec le temps, un rapport essentiel : toujours contre son temps, critique du monde actuel, le philosophe forme des concepts qui ne sont ni éternels ni historiques, mais intempestifs et inactuels. »²

Pour Deleuze, le philosophe n'est réellement tel que s'il combat les idées toutes faites ; pas les idées toutes faites du peuple pour imposer celles de l'élite, mais les opinions de son monde. C'est pourquoi, il n'y a aucune contradiction à concevoir de la sorte le rôle de la philosophie et à rêver d'une pop philosophie. La philosophie n'a pas à être réservée –par ses objets, son langage, ses références ou sa réputation– à une classe d'intellectuels, mais cela ne veut pas dire pour autant qu'elle est

² Nietzsche et la philosophie, Paris, PUE 19836, p. 123.



Pour Deleuze, le philosophe n'est réellement tel que s'il combat les idées toutes faites.

³ Cf. *Recherche de la vérité par les lumières naturelles*, 1701.

notre morale, nos opinions et toute bien-pensance. Alors, bien sûr, elle doit aussi toucher à la culture populaire comme à tout le reste, mais on peut craindre qu'en se limitant aux formes populaires de culture, elle permette aux intellectuels de remettre en question les opinions d'autrui et de faire des opinions de leur groupe une vérité ou une valeur.

Le rêve de Deleuze d'une pop philosophie est aussi celui d'un ouvrage philosophique qui pourrait toucher immédiatement des lecteurs non philosophes et se diffuser aisément et rapidement. Sa conception de la philosophie montre qu'il ne rêve nullement d'un ouvrage de vulgarisation ou d'un best-seller philosophique. Derrière l'idée de pop philosophie se cache également l'idée, déjà présente chez Descartes³, que les intellectuels ne sont pas les plus à même de philosopher, parce qu'ils pensent déjà savoir et ont plus de mal à remettre en question leurs conceptions. Si la philosophie doit se faire populaire, c'est au sens où elle doit chercher à toucher un autre public et ne pas rester dans son confort habituel.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser, la pop philosophie ne cherche pas à plaire au plus grand nombre, mais à déplaire à tous, à être intempestive, toujours intempestive. 

Ça vole bas? Non, ça file haut!

Partir d'objets de la «pop culture» et réunir des philosophes, des écrivains, des journalistes et des sociologues pour en parler, tel est l'objectif de la Semaine de la pop philosophie. Lancée à Marseille en 2009, elle a fait des émules. À quelques semaines de la tenue de la 3^e édition bruxelloise, ça remue déjà dans les méninges.

Par Milady Renoir
Poétesse organique à tendance tous azimuts

Une tendance à la démocratisation, à la popularisation de la pensée, des arts, de l'action politique par la société civile, par d'autres que les majorités absolues ou victorieuses, par chacun-e, traversant des moyens révolutionnaires, nouveaux ou inadaptés s'étend depuis déjà un bon bout de temps. La philosophie (étymologiquement «l'amour de la sagesse») n'échappe (heureusement) pas à cet élan.

Qui s'empare de cette possibilité? Qui promeut et produit les espaces-temps pour débattre, penser, faire avancer le schmilblick? Qui sont les nouveaux penseurs? Ont-ils des pensées novatrices?

Autant de questions et plus encore posées à Jacques Serrano, créateur d'événements intellectuels et concepteur de la Semaine de la pop philosophie.

Espace de Libertés: L'appellation «pop philosophie» est empruntée à Deleuze (cf. *Anti Oedipe*), comment vous l'êtes-vous appropriée? De quel droit (et vous avez le droit d'avoir le droit)?

Jacques Serrano: La Semaine de la pop philosophie est une marque déposée. Sachez que Deleuze a employé cette notion trois ou quatre fois dans l'ensemble de son œuvre: dans une correspondance, dans ses cours, et dans *Kafka. Pour une littérature mineure*. C'est dans les années 2000, avec des amis, que j'ai réactivé cette notion.

Milady Renoir en aparté, citant Laurent de Sutter¹

«Lorsque Gilles Deleuze inventa le concept de "pop philosophie", ce n'était pas pour désigner une nouvelle forme de philosophie, qui ferait de la "pop culture" son objet ou son but. La "pop philosophie" que Deleuze avait en tête ne se voulait pas philosophie de tel ou tel objet, de tel ou tel moment, ou de tel ou tel phénomène puisé dans l'air du temps ou le flux de l'époque. Au contraire, il y avait quelque chose d'aristocratique, et en même temps d'un peu pervers, dans l'idée de "pop philosophie": une manière d'être encore plus philosophique qu'avant, encore plus abstrait, encore plus conceptuel. La "pop philosophie",

¹ Pop philosophe et directeur de collection aux Presses universitaires de France.

pour Deleuze, c'était, plutôt qu'une question d'objet, une question d'intensité: est "pop" une philosophie qui peut prétendre à l'intensité de la "pop", à son électricité, à sa puissance de fascination. Le fait que cette intensité, aujourd'hui, naît avec plus de facilité de la prise en considération de la musique électronique, du roman de science-fiction et du cinéma de blockbuster que des œuvres tirées de la haute culture n'est qu'un hasard. Mais, un tel hasard est aussi celui d'une rencontre –et, pour Deleuze, une rencontre est quelque chose à cultiver en vue d'en tirer les plus belles, les plus riches et, oui, les plus intenses conséquences. Telle est donc la "pop philosophie" que nous défendons: l'art de tirer de la rencontre avec les objets les plus triviaux les conséquences les plus élevées– un art qui, s'il n'est pas excitant, n'est rien.»



Semaine de la pop philosophie à Bruxelles

Du 28 septembre au 2 octobre

www.semainedelapophilosophie.fr

La pop philosophie et sa semaine sont destinées à qui? Quels sont les publics de l'évènement? Comment aller vers ceux qui ne viennent/viendraient pas a priori? Pensez-vous que les publics non spécialisés devraient/doivent s'emparer de la philosophie comme la philosophie devrait s'emparer de domaines populaires?

Les opérateurs et institutions culturels consacrent beaucoup d'énergie et de moyens à sensibiliser des publics à des objets culturels qu'ils n'identifient pas forcément, ce qui contribue déjà à une difficulté en termes d'accès à ces objets (art contemporain, théâtre contemporain, etc.). Une des caractéristiques de la pop philosophie est, sans aucune démagogie, de se pencher sur des objets de notre quotidien (télévision, séries télévisées, etc.). En effet, aujourd'hui les plus

La pop philosophie n'est en aucun cas un sous-produit de la philosophie destinée aux masses laborieuses.

brillants philosophes portent un intérêt à des objets identifiés par tous, par exemple aux séries télévisées. Cet état de fait peut contribuer à décomplexer un public qui pourrait avoir des appréhensions à franchir les marches de lieux tels que les théâtres, musées, galeries, et à les faire se retrouver en face de philosophes. Ainsi, l'objet exposé (comme l'étude de la série *Docteur House*) permet un accès à la fois aux lieux (théâtres, musées, etc.) et aux contenus.

Populariser... (la philosophie ou autre chose), rendre populaire, c'est... vulgariser? Euphémiser? Diluer? Quelle-s différence-s entre la philosophie pop et la «pure», la traditionnelle, la clas-sique?

La pop philosophie prétend à un élitisme pour tous. Elle n'est en aucun cas un sous-produit de la philosophie destinée aux masses laborieuses. *La réflexion pop-philosophique peut prendre sa source dans des contextes très différents: échange avec un chauffeur de taxi, déambulation dans la nature, séparation avec son ou sa petit-e ami-e. Le choix des thèmes abordés et questions traitées s'opère selon des affinités avec les propositions et les concepts que les philosophes développent. À titre personnel, je privilie-gie la question à la réponse.*



Qui sont les philosophes pop de notre époque? Quels auraient été les pop phi-losophes d'autres époques? Des noms? Des noms!

Quelques philosophes contemporains revendentiquent le titre de «pop philosophes» comme Slavoj Žižek, Maurizio Ferraris, Simone Regazzoni. Toutefois de nombreux autres philosophes qui adhèrent à ce mouvement ne revendentiquent pas forcément ce titre. Par le passé, Diderot déjà aspirait à rapprocher les philosophes du peuple: «*Hâtons-nous de rendre la philosophie populaire. Si nous voulons que les philosophes marchent en avant, approchons le peuple du point où en sont les philosophes.*»²

Comment les médias peuvent-ils s'emparer/s'emparent-ils des sujets/ thèmes que la semaine pop propose?

Bien que je n'aie jamais prétendu que la pop philosophie s'adressait à tout

le monde, j'ai fait l'heureux constat qu'un large public était au rendez-vous. Cela n'est pas pour autant la vision des médias qui considèrent ce résultat comme un but pour éduquer, idée qui est à l'opposé de mon ambition.

Quels sont les lieux de pensée et de parole aujourd'hui? Est-ce que les universités (écoles) –pour autant qu'elles soient populaires–, les centres d'art sont les relais possibles des penseurs de nos jours ?

Exposer des idées n'est pas encore totalement inscrit dans les objectifs des institutions qui traitent de l'art et de la culture. Ils sont des relais certes, mais pas toujours des relais d'idées philosophiques.

Et qui est Jacques Serrano au milieu de cet élan, au sein de ce courant de phi-losophie pop? Un philosophe parmi les autres? Un organisateur d'évènement?

² Dans *De l'interprétation de la nature*, 1753.

Avoir touché à Deleuze, ça facilite ou ça complexifie ?

Qui est Jacques Serrano ? On me considère comme un créateur d'évènements intellectuels, ce que je ne renie pas, tout en précisant que le mot «créateur» et son emploi systématique et abusif m'agacent quelque peu, tout comme le mot «évènement» dont l'emploi répété annule son sens. Enfin, le mot «intel-

lectuel» me séduit particulièrement, je le revendique sans complexe car il est encore considéré par un grand nombre comme une grossièreté. C'est en tant que curieux et étudiant que j'ai suivi les cours que donnait Gilles Deleuze à l'Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, cours qui réunissaient autant d'étudiants en philosophie que d'artistes, réalisateurs, metteurs en scène, etc. ↗



Care et éducation morale sur petit et grand écran

Les publics de la culture se sont transformés depuis la fin du siècle dernier. Cette démocratisation de l'art n'a sans doute pas été encore suffisamment observée ni analysée par la philosophie. Pas plus que la constitution d'un nouvel ensemble de valeurs à travers la diffusion massive de séries télévisées, faute d'enquêtes et d'outils théoriques adéquats, et de perception du passage pragmatique de la culture vers le commun, et du changement de hiérarchie des valeurs qu'il implique.

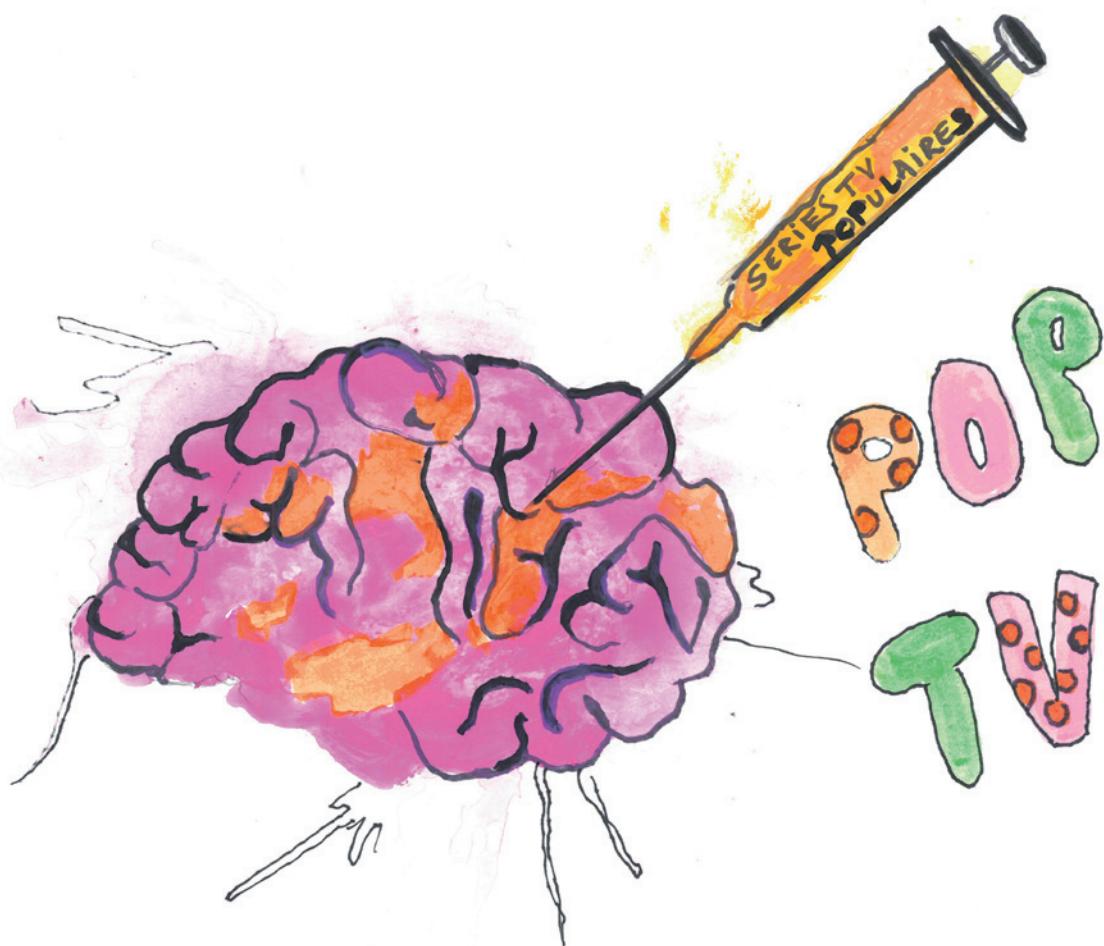
Par Sandra Laugier
Professeure de philosophie (Université Paris 1 Panthéon Sorbonne)

Panofsky insistait «*sur le fait que le film a été créé d'abord et avant tout, comme un divertissement populaire sans prétention esthétique qui a redynamisé les liens entre production et consommation artistiques [lesquels] sont plus que ténus, pour ne pas dire rompus, dans de nombreuses disciplines artistiques*»; aujourd'hui, cette conception et la défense d'un art qui n'a pas perdu le contact avec ses publics s'étendent au-delà du cinéma, dans les séries télévisées et d'autres pratiques artistiques. C'est une transformation politique autant qu'esthétique.

Ciné et séries au cœur de la culture populaire

Une mutation du champ culturel et de ses hiérarchies est en train de s'opérer et le changement d'attitude, y compris académique, par rapport aux séries télévisées en est la marque. Les séries, des

¹ Stanley Cavell, *La projection du monde, réflexions sur l'ontologie du cinéma*, tr. fr. C. Fournier, Paris, Belin, 1999 [1971]; *À la recherche du bonheur. Hollywood et la comédie du remariage*, Paris, Éditions de l'étoile/ Cahiers du cinéma, 1993 [1981] et *Philosophie des salles obscures [Cities of Words]*, tr. fr. par N. Ferron, M. Girel et E. Domenach, Paris, Flammarion, 2011 [2004].
² Robert Warshow, *The Immediate Experience: Movies, Comics, Theatre and Other Aspects of Popular Culture*, New York, Doubleday, 1962, rééd. Harvard University Press, 2001, postface de Stanley Cavell.



chies de ce qui compte. Elles sont aussi un nouveau départ de la démocratie, perfectionniste et pragmatiste, dans la confiance en soi d'Emerson (*self-reliance*) et dans la conception deweyenne du public. Dewey définit le public à partir d'une confrontation à une situation problématique où des personnes éprouvent un trouble déterminé qu'ils perçoivent initialement comme relevant de la vie privée, et où la réponse émerge à travers le jeu des interactions de ceux qui décident de

lui donner une expression publique. La culture et la démocratie, l'une et l'autre, échappent désormais à des définitions fixes ou (politiquement et culturellement) institutionnalisées pour s'organiser pragmatiquement autour de pratiques et de formes de vie effectives et partagées.

La confiance de l'expérience

Le rôle de la culture populaire (séries télévisées, mais aussi musiques, vidéos

diffusées sur internet, discussions et forums en ligne...) devient crucial dans nos réélaborations éthiques et dans la constitution politique et sociale de la démocratie. Cavell partait, dans *La projection du monde*, du caractère «populaire» du cinéma, en l'articulant à une intimité avec l'ordinaire, l'intégration du cinéma à la vie ordinaire du spectateur, son intrication dans la vie quotidienne et la constitution de son expérience. Un des buts de Cavell, et l'une de ses réussites, est de montrer et illustrer: «*Laisser une œuvre d'art avoir sa propre voix dans ce que la philosophie dira d'elle*». Cela implique apprendre en quoi consiste, pour reprendre l'expression de *À la recherche du bonheur*, «contrôler son expérience», c'est-à-dire, examiner sa propre expérience, et «*laisser à l'objet qui vous intéresse le soin de vous apprendre à le considérer*»; éduquer son expérience de façon à se rendre éducable par elle. Il y a là une circularité inévitable: avoir une expérience nécessite de faire confiance à son expérience. Ce rôle de la confiance en l'expérience fait de la culture populaire une ressource importante dans l'éducation morale. Cavell, en rupture avec une tradition critique de surplomb, valorisait «*l'intelligence apportée par le film à sa propre réalisation*».

Les personnages et leurs conduites ordinaires, une éducation morale pour le spectateur

On assiste alors à un déplacement de la morale, vers une morale non plus normative ou impérative, mais pas non plus purement descriptive: proche d'une éthique du *care*, au sens de la perception particulière des situations, moments, motifs. L'intérêt d'un examen des séries

Les séries, des produits de masse sous-estimés, sont devenues un objet d'étude, pas simplement comme nouvel objet esthétique, mais comme lieu de réappropriation de l'autorité artistique, de re-empowerment du spectateur par la constitution de son expérience.

TV est aussi leur constitution d'une éthique pluraliste et conflictuelle, exprimée dans la variété des personnages. La forme esthétique de la série, la régularité de la fréquentation, l'intégration des personnages à la vie ordinaire et familiale des spectateurs, l'initiation à des formes de vie non explicitées et à des vocabulaires nouveaux, l'attachement aux personnages constituent l'expression morale de ces œuvres. Cela conduit à réviser le statut de la morale, à la voir non dans des règles, normes transcendantes et principes de décision mais dans l'attention aux conduites ordinaires, aux microchoix quotidiens, aux styles d'expression et de revendication des individus. Toutes transformations de la morale auxquelles ont appelé nombre de philosophes lassés d'une météo-éthique trop abstraite, ou d'une éthique déontologiste aveugle aux situations. Le matériau des séries TV permet

une contextualisation plus développée, une historicité de la relation, l'attention aux expressions et gestes de personnages qu'on apprend à connaître puis à quitter. Les personnages de fiction TV sont si bien ancrés, moralement explicites, qu'ils peuvent être «lâchés» et ouverts à l'imagination et à l'usage de chacun, «confiés» à nous –comme s'il restait à chacun d'en prendre soin. D'où l'importance de la conclusion des séries, qui doivent apprendre au spectateur à se passer d'elles (*Lost* est un bel exemple, mais récemment *Mad Men*) et confier une responsabilité d'un type nouveau.

Une éducation qui prend au sérieux la capacité morale du spectateur est bien de l'ordre du *care* –attention morale qui consiste à voir les possibilités et significations qui émergent dans les choses, à anticiper, à improviser à chaque instant. Les séries télévisées nous apprennent à regarder la vie morale comme scène de l'aventure et de l'improvisation. Des séries telles que *The Wire*, ou récemment *Orange is the New Black*, posent ainsi constamment des problèmes moraux inédits et nous contraignent à improviser en tant que spectateurs. Cavell parle d'éducation morale –voire de pédagogie, dans le sous-titre de *Philosophie des salles obscures*. La valeur d'éducation de la culture populaire n'est pas anecdotique. Elle nous paraît définir aujourd'hui ce qu'il faut entendre par «populaire» aussi bien que par le mot «culture» dans l'expression «culture populaire».

Pour toutes ces raisons, j'ai repris, dans mes analyses des séries TV³, la

Les séries télévisées nous apprennent à regarder la vie morale comme scène de l'aventure et de l'improvisation.

façon dont Cavell affirme la valeur philosophique du cinéma hollywoodien. Ce que Cavell revendiquait dans les années 70 du cinéma de Hollywood s'est transféré à d'autres corpus et pratiques, qui l'ont relayé, sinon remplacé, dans la tâche d'éducation morale du public. La culture populaire se révèle lieu de «l'éducation des adultes», qui reviennent par elle à une forme d'éducation de soi, de culture de soi –un perfectionnement subjectif, par la mise en commun, par le partage et le commentaire d'un matériau public et ordinaire, intégré dans la vie ordinaire : en ce sens oui, «nous sommes tous des self-made (wo)men». La question de la démocratie est alors celle de notre capacité d'expressivité individuelle, d'actions et de choix esthétiques singuliers dans l'ensemble de ce qui nous est offert. La pop culture s'y révèle un moteur essentiel d'intervention sociale –et de fabrication de la démocratie réelle, si on entend par démocratie une exigence de participation de l'individu à la vie publique⁴.

³ Chroniques parues dans *Libération* : www.liberation.fr/ auteur/6377-sandra-laugier.

⁴ Cf. Albert Ogin et Sandra Laugier, *Le principe démocratie*, Paris, La découverte, 2014.

Le dessin de presse, la sentinelle du visible

Qui eut cru, après le 11 septembre, que le choc des civilisations décrit par Samuel Huntington pourrait prendre la forme de petits croquis ? L'écart entre la simplicité apparemment inoffensive du dessin et la violence qui lui répond semble comparable à la différence entre le crayon et la Kalachnikov : immense, sans proportions.

Par François De Smet
Docteur en philosophie (ULB)

L'attentat contre *Charlie Hebdo* a traumatisé une large partie de l'opinion en raison, entre autres, de cet écart insupportable : voir la violence ratrapper ceux qui se contentent de dessiner apparaît enfreindre tout ce qui fonde la civilisation par elle-même, sur la nécessité de régler les conflits pacifiquement, sur la vertu du dialogue –et, surtout, sur le caractère essentiel de la liberté de conviction et d'expression comme matrice démocratique.

Le clash des codes culturels

Matrice ou, devrait-on dire, dernière certitude. Dans un Occident qui s'est lentement désécularisé et a démonétisé la plupart de ses idéologies, dans lequel même la construction européenne ne semble plus bénéficier d'un autre souffle que celui d'une marche éperdue en avant, les démocraties modernes ne semblent conserver comme identité collective que les principes qui permettent d'être libres comme individus. La liberté d'expression a pris d'autant plus d'importance que les identités à exprimer, elles, en perdaient. Ce trajet de démo-

nétisation identitaire allant de pair avec la libéralisation des opinions et des expressions ne touche qu'une culture particulière –libérale démocrate– qui a fait de la contingence son drapeau, plaçant ses billes dans le développement individuel davantage que dans le Grand Soir collectif. Or pour bien d'autres régions du monde, l'identité de groupe, les racines, les liens avec les ancêtres restent un enjeu important. Il s'est même, au contraire, renforcé dans une série de lieux au contact et en réaction avec l'Occident qui, par ses colonies, ses droits de l'homme et son capitalisme, a conquis le monde pour le meilleur et pour le pire. Les nations, les religions ont repris le flambeau d'identités niées ou dominées et sont devenues de nouveaux drapeaux d'affirmation et de demande de reconnaissance. Dès lors, la confrontation avec les codes occidentaux peut être frontale –le dessin de presse en offre l'amère illustration.

L'Occident, une civilisation visuelle

La caricature est un art pratiqué depuis des temps immémoriaux, et partout

dans le monde; mais en Occident, elle est devenue l'une des marques identitaires d'une modernité en essor sur la défense des libertés publiques, sur les vertus de la démocratie parlementaire. Son succès s'intégrait dans l'émergence d'une presse de masse au cours du XIX^e siècle, alimentant la polarisation des opinions propres aux débats politiques. Mais surtout, le recours au dessin prend culturellement son sens dans le rapport prédominant de l'Occident à l'image. L'Occident, sur ses bases grecques, romaines puis chrétiennes, est devenu une civilisation visuelle, depuis l'iconographie des premiers siècles jusqu'aux écrans d'aujourd'hui. La moindre église constitue une exposition foisonnante d'images offertes au croyant, au visiteur ou au pèlerin. Le voir est la caractéristique première de la civilisation européenne, dont toute l'histoire de l'art est celle de la représentation. L'Occident n'a cessé de se mettre en image, et même de se mettre en scène, développant une culture où l'important n'est pas l'objet donné à être vu, mais le regard lui-même. La chrétienté a ainsi établi des rites entièrement visuels; que l'on songe à l'hostie, par laquelle le prêtre lève bien haut une galette d'azyme supposée se transformer réellement en corps du Christ; aux messes et à l'ensemble des gestes liturgiques exécutés par les prêtres; aux processions religieuses, qui ont animé l'ensemble du Moyen Âge. Le mystère doit se voir. Le christianisme est tellement porté sur le regard qu'il est entièrement fondé sur l'idée que Dieu s'est incarné dans un homme –peut-on imaginer ostentation plus assumée– puis sacrifié sur une croix, instrument de torture devenue icône religieuse et symbole de l'Église. Le visuel en Occident est une dynamique;

le dévoilement va dans le sens de l'habillé vers le nu, du voilement vers l'ostentation, de l'obscurité vers la lumière, dans une perspective de mouvement qui peut difficilement être arrêtée –et qui pose un problème d'emballement: peut-être sommes-nous devenus une société trop visible, où tout est vu et donné à voir? En Occident, ce sont la lumière, le regard, la transparence qui sont élevés au rang de vertus; c'est la pudeur, l'opacité, l'obscurité qui sont rejetées et associées à l'obscurantisme, au Moyen Âge, contre le progrès associé aux... Lumières. Alors que, au niveau des droits et des valeurs, la liberté individuelle concerne tant l'envie de montrer que de cacher, c'est bien l'ostentation et la monstruation qui sont, dans les faits, associées à la liberté d'expression en son sens premier: il faut donner à voir et pouvoir être vu, il faut n'avoir rien à cacher. La transparence est dès lors devenue une garantie morale, surtout en politique où elle se confond avec la sincérité, alors que le mystère et l'opacité deviennent les refuges de la méfiance et de la culpabilité. L'Occident est imprégné d'images, de visible sans doute à un point que nous ne percevons plus tant il s'agit de notre être au monde. Cette singularité du visible ne peut donc apparaître que par contraste, lorsqu'elle croise la route de visions du monde moins attachées au visible.

L'Orient de l'invisible

Or, là où le monde occidental est platonicien, valorise les images, le monde musulman a appris à évoluer dans l'invisible et dans la valorisation de ce qu'on ne voit pas; dans l'islam, on représente peu, et surtout pas le Prophète. Le regard et le visuel sont tenus en basse

estime, considérés comme pernicieux et ouvrant la voie à la débauche; il est légitime de réguler le regard et de s'en protéger. Toute l'imagerie est fondée sur ce principe d'absence de représentation. De cela témoignent la créativité de la calligraphie, science de l'écriture où s'est réfugiée l'esthétique, ou encore le moucharabieh, antagonisme complet de la fenêtre occidentale, qui ne laisse passer qu'une lumière filtrée obscurcie qui «purifie» le regard. Par cette méfiance de la vue, l'islam a mis du temps à se protéger d'un univers occidentalisé qui a placé l'image et la transparence au cœur du monde. Car l'Occident ancré sur le visible a donné le «la» des grandes découvertes, de la navigation, du commerce libéral, puis des inventions techniques basées sur le regard –que l'on songe simplement, aux révolutions qu'ont dû engendrer l'arrivée de la photographie, puis du cinéma, puis de la télévision et d'internet dans une culture proscrivant toute image. Cette différence explique en partie le statut actuel du dessin de presse, considéré comme sentinelle de la liberté d'expression par les uns et comme provocation par les autres. Le web est le principal responsable de cette rencontre entre cultures; les unes de *Charlie Hebdo* ou *Hara-Kiri* dans les années 70 ou 80 ne touchaient que leurs lecteurs ou les clients de librairie, alors qu'aujourd'hui elles sont directement partagées et décontextualisées dans le monde entier. Desproges disait avec raison qu'on peut rire de tout, mais pas avec tout le monde. Le problème est qu'aujourd'hui, on est d'emblée avec le monde entier.

Voir, filmer, dessiner font partie de notre rapport au monde. Nous avons



tendance à oublier que ce n'est pas universel. Le dessin de presse opère une fonction particulière de synthèse: en quelques traits, le dessinateur donne forme à un sentiment qui nous travaille, à une émotion qui nous parcourt, ou propose une explication, un regard. Nous en avons besoin parce que notre manière de penser consiste essentiellement, aujourd'hui, à représenter. C'est ainsi que nous travaillons la contingence et que nous lui faisons face. C'est devenu l'une des modalités de notre rapport au réel, en rupture avec les schémas proposant une vision figée de l'espace et du temps, une hiérarchie immuable entre visible et invisible. Pour les modernes, il n'existe pas une telle frontière, parce que rien n'est immuable, éternel, dispensé d'être discuté ou négocié. C'est pour cette raison que nous nous sentons frappés dans notre identité lorsqu'on attaque ceux qui dessinent, écrivent, pensent: parce que leur fonction est de repousser les limites.



Dans le cadre de la Semaine de la pop philosophie
«Esquisse de blasphèmes»
Conférence de François de Smet, Pierre Kroll et Béatrice Delvaux
Le 30 septembre à 15 heures au journal «Le Soir».

Gaston Lagaffe, pop philosophe

«Les philosophes ne doivent plus se contenter d'accepter les concepts qu'on leur donne, pour seulement les nettoyer et les faire reluire, mais il faut qu'ils commencent par les fabriquer, les créer, les poser et persuader les hommes d'y recourir.»¹

Par Pierre Ansay
Docteur en Philosophie et Lettres

Pop philosophie? Est-ce là un bon concept? Oui s'il ne dévalorise pas les objets dont il s'empare, s'il ne les tance pas de haut. Car le risque est là, avec «philo» sur «pop», le maître qui comprend face à l'impulsif qui ressent. Gaston Lagaffe? C'est assurément une très bonne «leçon de vie» qui n'a pas besoin d'un infirmier théorique pour nous inviter sur ses chemins de sagesse. Quand la production philosophique s'hybride avec l'art, elle montre mieux ce que la spéculation philosophique s'essaye à démontrer, «c'est dans l'homme qu'il faut libérer la vie puisque l'homme lui-même est une manière de l'emprisonner»². Il s'agit de digérer les contraintes de la vie sociale et de faire proliférer les vies singulières dans l'entreprise qui nous mobilise. Nous serions des demi-soldats, mais on résiste.

Sans doute, et pour le propos, s'ouvre ici une ligne de partage entre la spéculation philosophique et la vie en philosophe. La philosophie spéculative construit des grands appareils, des mégasystèmes d'interprétation du monde. Mais vivre sa vie «sur le chemin

de la sagesse avec un brin de folie, sans faire de bruit ni écrire de livres», ce n'est plus, selon le mot de Marx, «*interpréter le monde mais le changer*³, pour soi et avec les autres. C'est de la vie pratique, pas de la spéculation théorique».

M'enfin ?!

Si la pop philosophie appréhende des objets «popu», tel Gaston Lagaffe, dans ses processus d'humanisation/poétisation de son lieu de travail, elle se transforme dans le même mouvement, elle laisse passer des intensités, elle fait trembler les concepts et délaisse cette attitude méprisante de la classe moyenne ou supérieure cultivée pour ce qui tisse les répétitions de la vie quotidienne des gens modestes. On passe de la Sorbonne à bobonne, mais on y gagne à coup sûr. C'est plutôt la philosophie savante qui est saisie par son objet gastounesque que l'objet Gaston saisi par elle. «Pop philosophie» fait dès lors signe vers une sortie des attitudes compassées et des ascèses figées: le courant passe, la réflexion philosophique se laisse hybrider hors des auditoires et des cabinets, par des Zoulous

incontrôlables par le concept, mais diablement inventifs. Gaston invente des fusils lance-carotte et transforme les purgeurs de radiateurs en cafetières: un autre monde est possible; la vie pas très sage et la pensée affolée se réconcilient dans l'invention pratique de dispositifs pour respiration existentielle assistée.

Il faut se méfier de l'arraisonnement du chemin philosophique par les académiques: philosopher dans la vie ne consiste pas à ingurgiter ni à régurgiter les résumés de ces grands empires d'idées. Philosopher, c'est vivre d'une certaine manière qui n'est pas celle du marchand ou du commissaire politique. Soit Gaston. Cet inventeur de possibilités de vie nous donne ce que la spéculation philosophique ne pourra jamais nous donner, à savoir l'exploration concrète de situations concrètes avec des solutions qui le sont tout autant: un guide de survie dans la bêtise et la domination, un créateur de chemins. Le philosophe pratique est poète et médecin, il fabrique des propositions de sens qui se jettent dans les cases de Franquin puis élabore des contrepoisons. Gaston Lagaffe est un personnage conceptuel, fait de sensations, d'expériences concrètes et de concepts qui les comprennent et les éclairent, fécondation réciproque. Car l'entreprise Dupuis en veut à la vie de Gaston.

«Quand le pouvoir devient biopouvoir, la résistance devient pouvoir de la vie»⁴

Re-stare, rester debout⁵: la résistance, ici, est invention artistique

de soi et de son monde, elle s'oppose aux impositions routinières, au ravalement de notre singularité, au rabotage de nos capacités expressives, résistance à l'infinie variété des dominations. Certains font le gros dos et attendent que ça passe même si ça ne passera jamais, d'autres ripostent en intoxiquant les dominants, mais Gaston résiste en artiste, en ouvreur de pistes, en créateur de perspectives.

Cet inventeur de possibilités de vie nous donne ce que la spéculation philosophique ne pourra jamais nous donner: l'exploration concrète de situations concrètes avec des solutions qui le sont tout autant.

4 Gilles Deleuze, *Foucault*, op. cit., p. 98.

5 Les résistances qui durent n'apprécient guère des slogans souvent peu appliqués, du type «Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux». La résistance est plus simple, mieux vaut vivre sa vie que mourir trop tôt pour les idées des guides géniaux.

1 Frédéric Nietzsche, *Fragments posthumes. Été 1884 - printemps 1885*, Paris, Gallimard, «Œuvres philosophiques complètes», XI, 1997.

2 Gilles Deleuze, *Foucault*, Paris, Minuit, 2004, p. 98.

3 «Jusqu'à maintenant, les philosophes n'ont fait qu'interpréter le monde, il s'agit maintenant qu'ils le changent.» Karl Marx, ARX, onzième des Thèses sur Feuerbach écrites en 1845.



que jour ou presque un Gaston clandestin, un être qui n'a pas renoncé à sa part créative.

Certes, à la différence de notre héros, le monsieur (ou la madame) «pop» se cache, se dissimule, investit davantage le rêve que l'espace, il

crée un ailleurs timide à moitié clandestin où peuvent s'inviter ses amis et ses collègues. Oui, certes, nous sommes dominés par les chefs et les sous-chefs, la discipline absurde et la bêtise réitérative se sont saisies du processus de travail pour produire des injonctions dépourvues de sens

mais non de bénéfices. Nous sommes séparés de ce que nous pouvons. Le travail se confond pratiquement avec la discipline. L'organisation pyramidale et autoritaire produit des effets de zombie: privatisation des bénéfices monétaires et externalisation des dégâts existentiels; certains ne résistent plus, sont broyés et la sécurité sociale est chargée de bricoler des survies à coup de médocs pour ceux que l'intensification des processus de schlague a désespéré du monde. Sans doute que Gaston nous apprend à vivre au-delà du fouet, ailleurs, hors champ dans la survie vers la mieux vie, il nous invite à instaurer un monde à soi, avec le bricolage, l'invention de minidispositifs, la connexion avec les animaux, l'irruption du rêve, l'instauration de miniterritoires temporaires et de replis utérins gagnés sur la rationalité entrepreneuriale surtout si elle revêt les oripeaux de l'adjudant gueulard.

Une entreprise nommée désir

Certains diront, en mariant Gaston avec le *Bartleby* de Melville, *Le brave soldat Chveik* de Hasek ou l'*Antigone* de Sophocle, que ces héros en restent à la résistance individuelle, que ces trajets n'apportent rien à l'action collective. Est-ce bien là l'éclairage donné par ces inventeurs? Est-ce que Gaston n'invente pas d'autres relations au monde avec ceux qui le peuplent? Ces bricoleurs d'un nouveau monde travaillent sur un autre registre que l'action syndicale, en montrant ce que pourrait devenir une entreprise qui soit l'affaire de

Dans chaque femme ou homme empreint de sagesse, se réveille chaque jour ou presque un Gaston clandestin, un être qui n'a pas renoncé à sa part créative.

tous. Certes, chacun n'y consentirait pas les mêmes efforts, ni ne brancherait la même intensité désirante, mais l'univers de Gaston est une tentative de faire coexister dans le même espace/temps la créativité artistique et la rationalité entrepreneuriale; Messieurs Dupuis et Boulier et pas davantage Prunelle n'ont eu sa peau et la création continue. Au contraire de ce que pourrait donner un marxisme réducteur, l'entreprise n'est pas que le lieu d'opposition entre le capital et le travail, mais un lieu d'affrontement et de frottements entre désirs différents et divergents: désirs d'entreprendre, désirs d'accumuler et de profiter, désir de construire son monde avec les autres et d'y conférer du sens, de la passion et de la compassion, de l'humour et de l'invention.

Dès lors, avec Franquin, Spinoza et Deleuze, la philosophie se fait «pop» quand elle en vient inhale les bruits du monde, quand, modeste, elle écoute à sa manière ceux qui vivent, souffrent et désirent. Mais ceux-ci sont premiers et la pop-philosophie, en l'occurrence, est seconde.



Pierre Ansay,
«Gaston Lagaffe philosophe. Franquin, Deleuze et Spinoza», Bruxelles, Couleur Livres, 120 pages, 2012, 12 euros.

La mode : scène de pensée et laboratoire des mutations du social

La mode importe non par ce qu'elle donne à réfléchir, à conceptualiser à la philosophie, mais par la façon dont elle se pense et se met en scène.

Par Véronique Bergen
Docteure en philosophie (ULB) et écrivaine

La pop philosophie, telle que l'a définie Deleuze, est moins une façon de s'emparer d'objets extraphilosophiques qu'une manière d'aborder les phénomènes par leur intensité. Néanmoins, elle peut aussi s'interroger sur ce qui outrepasse son champ propre, à savoir des objets issus de la pop culture. Quand elle se penche sur des phénomènes contemporains tels que la mode, les mangas, le rock, les jeux vidéo, le porno, le danger à éviter a pour nom l'impérialisme d'une métaphilosopie appliquée à des matériaux hétérogènes et arraissant cet «ailleurs» sous ses schèmes.

Au-delà des apparences

Associé au superficiel, au frivole, le champ de la mode a souvent été conspué pour son culte des apparences. Le dualisme de la surface et de la profondeur qui régit notre tradition philosophique implique un éloge de l'intériorité, de la vérité profonde et, corrélativement, une stigmatisation des belles formes vides perçues comme futiles et trompeuses. Or, le point d'ombilic de la mode réside dans

son ode au paraître. Ballet de parures réglé par une grammaire normative du beau; imposition des canons esthétiques du jour; formatage des esprits; monde du luxe assujetti à l'hypercapitalisme, servant un empire financier; sphère du consumérisme le plus outrancier; métonymie de la société de consommation... on n'en finirait pas de pointer les paramètres d'aliénation qui régissent la mode. Mais si, sans oublier ces traits socio-politiques, on l'approche en analysant ses opérateurs, ses constituants propres, on découvre un espace de créations qui offre une pensée en acte placée sous le signe du paradoxe.

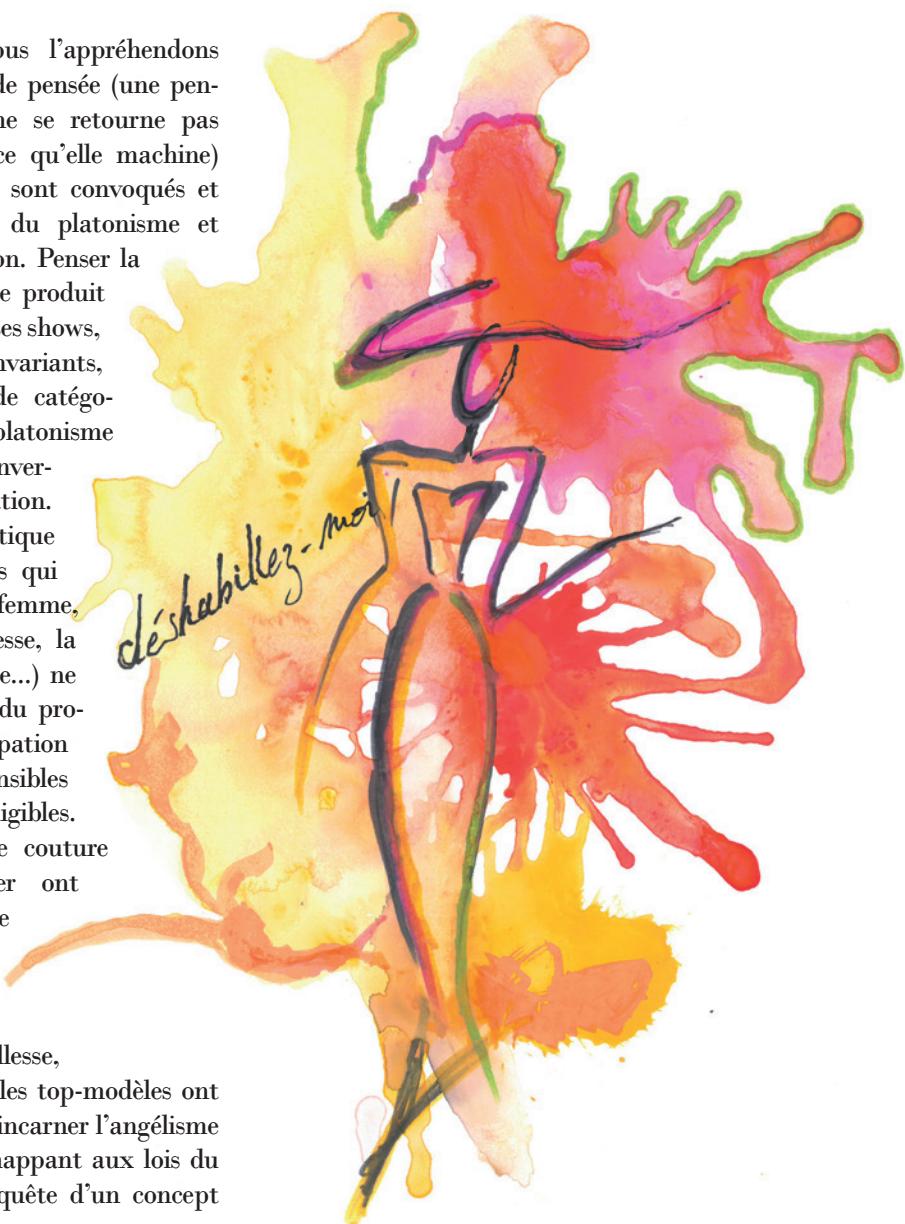
Au travers des top-modèles se donne à voir une série d'oppositions que la mode ne cesse de subvertir: les dualismes du temps et de l'éternité, de l'idée et de l'empirie, de la nature et de l'artifice, de l'être et du paraître. Alors que, par son exaltation de l'éternité, de l'idée pure de la femme, de la beauté, elle semble avaliser les dualismes rigides du platonisme et du christianisme, la mode brouille ces grands partages fondateurs. Là où la

métaphysique produit des séries hiérarchiques de binarités (valorisation d'un terme – l'éternité, l'intelligible, l'âme, l'immuable...) – et dépréciation de son opposé – le temps, le sensible, le corps, le changeant...), la mode déconstruit les polarités antagonistes.

Platon sur les podiums

C'est pourquoi nous l'appréhendons comme une scène de pensée (une pensée en acte, qui ne se retourne pas réflexivement sur ce qu'elle machine) où deux dispositifs sont convoqués et déconstruits, celui du platonisme et celui de l'incarnation. Penser la pensée que la mode produit en ses créations, en ses shows, c'est la saisir en ses invariants, en ses couplages de catégories qui actent un platonisme hétérodoxe et un renversement de l'incarnation. Platonisme hérétique en ce que les idées qui la mobilisent (la femme, la beauté, la jeunesse, la séduction, l'élégance...) ne s'encombrent plus du problème de la participation des expressions sensibles aux formes intelligibles. D'emblée, la haute couture et le prêt-à-porter ont produit l'idée d'une femme idéale, délestée de toute trace de flétrissement, de vieillesse, d'usure. D'emblée, les top-modèles ont eu pour vocation d'incarner l'angélisme d'un intelligible échappant aux lois du sensible. En cette quête d'un concept

de femme stellaire, dématérialisée, la mode est mallarméenne. Professant un icarisme absolu, la mode subsume les femmes et les hommes concrets sous l'archétype, l'icône de la beauté, faisant du corps des top-modèles le lieu transitoire du passage de l'idée. Dans cette quête d'un corps de plus en plus déma-



térialisé, épuré, de plus en plus jeune, la mode aboutit à un étrange paradoxe que Marie-Jo Mondzain a pointé et analysé: la mise en valeur du corps culmine en son effacement, en sa tombée en absence.

Cet idéalisme se noue à un anti-essentialisme: dissolvant la pertinence du partage entre nature et artifice, elle pose que le naturel n'est que l'effet d'une construction, qu'il n'y a pas d'essence naturelle du beau. Outre l'évolution des canons du beau au fil du temps et leur disparité selon les latitudes, selon les cultures, la preuve en fut donnée par Jean-Paul Gaultier qui clôtura le défilé de la collection femmes du printemps 2011 par le top-modèle androgyne Andrej Pejic revêtant la robe de mariée. Baudrillardienne en ce qu'elle révèle que tout est simulacre, la mode affirme que la femme n'étant rien de naturel, un homme peut la représenter. Délier l'intelligible de sa corrélation au sensible, c'est induire le glissement de l'idée dans le simulacre, faire basculer Platon sur les terres de Baudrillard et de Klossowski.

Quand la chair devient Verbe

L'autre dispositif de pensée que la mode travaille sans le thématiser explicitement, qui agit en sous-main, est celui de l'incarnation. Dans le christianisme, l'incarnation désigne le devenir homme de Dieu et se condense dans la formule du Verbe qui s'est fait chair. Les top-modèles effectuent une contre-incarnation, un devenir verbe de la chair, plus exactement un devenir lumière, image de la chair. Le corps que

la haute couture célèbre est un corps glorieux, spectral, épiphanique, double du corps de gloire du Christ ressuscité et des organismes des béats au paradis. La sculpture de soi du corps des mannequins vise la grâce au double sens esthétique et théologique du terme, incurvant le corps glorieux vers le corps-sans-organes expérimenté par Artaud et conceptualisé par Deleuze et Guattari. D'où une proximité de principe entre les mannequins et les anges, les saintes.

Espace religieux se donnant sous la guise de cérémonies rituelles (les défilés), la mode se présente comme un laboratoire de styles. Ne se limitant pas à définir les tendances vestimentaires, elle catalyse de nouvelles manières d'être, de vivre son corps selon un double mouvement: d'une part, elle se fait caisse de résonance des innovations venues de la rue, des subcultures et d'autre part, elle est le sombre précurseur qui propose des formes de subjectivation inédites. Sous un angle, elle émancipe, libère les mœurs, fait bouger les mentalités, les codes éthiques, donne voix aux tendances minoritaires, déstabilise les normes, les partages du masculin et du féminin, livrée à la démesure de l'imaginaire, de l'extravagance, au principe de féerie, de magie. Sous un autre angle, elle formate, aliène les corps, les assujettit aux diktats esthéticos-éthiques d'un biopouvoir, à la solde du principe de réalité de l'empire marchand. ♦



Véronique Bergen,
«Le corps glorieux
de la top-modèle»,
Fécamp, Ligne, 140
pages, 14 euros.

Virtualité et désir au cœur des sites de rencontres

Il existe dans le domaine francophone plus de 1000 sites de rencontres correspondant à des clientèles différentes: généralistes, spécialisées, communautaires, etc. C'est donc un fait social en voie de banalisation, déjà bien repéré par les sociologues et les spécialistes des sciences de la communication.

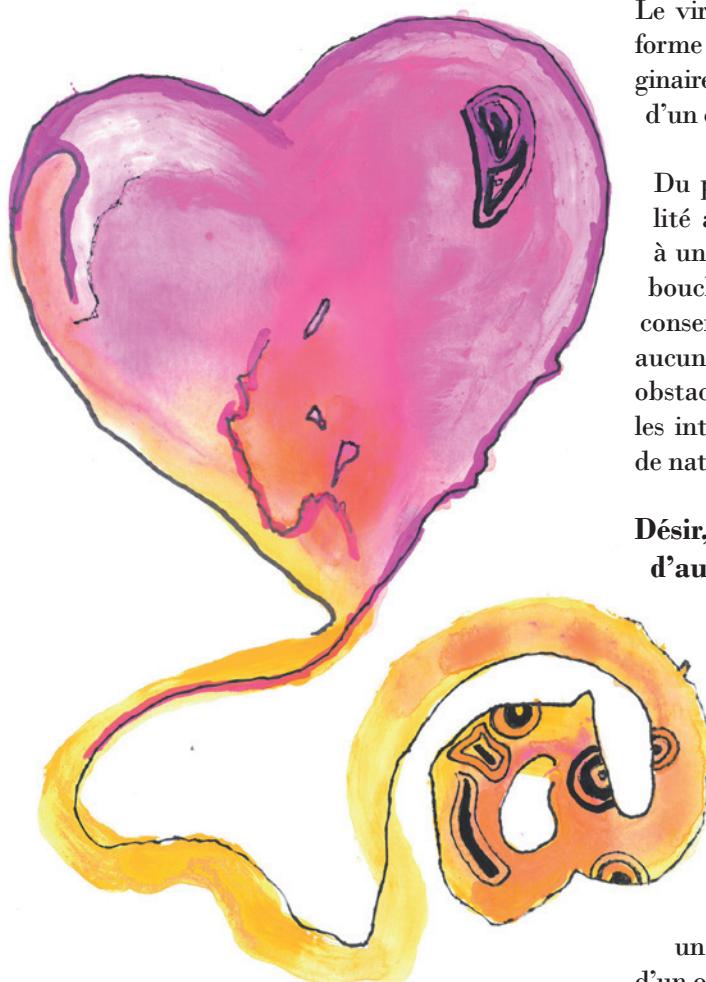
Par Marc Parmentier
Agrégé de philosophie et maître de conférences (Lille 3)

Nous nous intéresserons ici à la phase purement virtuelle des échanges, en amont de toute rencontre physique – phase révélée, mais non créée, par les ordinateurs et internet. En effet, la virtualité est un concept philosophique qui a derrière lui une très longue histoire. Bien qu'un site de rencontres ne se présente pas comme un univers virtuel, mais au contraire comme un outil de communication et même de «production» très efficace, l'inscription à tel site se fait par le biais d'un «pseudo». Les échanges commencent donc toujours par une phase virtuelle; bon nombre n'aboutissent pas à une rencontre physique et certains internautes s'installent durablement dans la virtualité en repoussant indéfiniment le premier rendez-vous. Si celui-ci intervient, il est structurellement décevant et produit un sentiment de malaise, car on change brusquement de registre. Comme le montrait une publicité pour Meetic diffusée en 2010: «Il était mieux sur la photo».

Quand le virtuel intensifie le réel

Ce qui est très étonnant réside dans le fait que le caractère virtuel de la communication ne diminue en rien l'intensité des affects, positifs ou négatifs, qu'elle suscite, bien au contraire. À la faveur d'un échange avec un parfait inconnu ou une parfaite inconnue, dont le visage est même parfois masqué, on peut se sentir flatté, touché, séduit, ou au contraire insulté, voire agressé. L'ordinateur ne fait nullement écran à la violence des émotions. Quel est le ressort de ces affects bien réels générés par des interactions virtuelles?

Notre perception visuelle comporte des éléments virtuels qui contribuent à créer l'impression de réalité. Dans la vie quotidienne, l'enrichissement du réel par des virtualités est également le fait de la mémoire et de l'imagination. Il est donc purement mental. La particularité du virtuel informatisé est d'aller au-



Le virtuel devient interactif, il transforme l'imaginaire mental en un imaginaire partagé, cohérent, et donc doté d'un certain degré de réalité.

Du point de vue affectif, la virtualité aboutit donc, paradoxalement, à une intensification du réel. Aucun bouclier social, aucune convention consensuelle, aucune règle de civilité, aucune obligation de loyauté ne fait obstacle à des échanges téléportant les internautes dans une sorte d'état de nature communicationnel.

Désir, existence et connaissance d'autrui

Le dispositif des sites de rencontres révèle ainsi l'élément virtuel inhérent à l'objet du désir. Cet élément se révèle de deux manières: par son caractère contingent, voire indifférent, et par son caractère décevant. Le désir d'un internaute est désir sans objet, un désir indéterminé à la recherche d'un objet X tout aussi indéterminé.

Ce dispositif incite au «zapping», c'est-à-dire à la tentation permanente d'optimisation de l'objet. Or le zapping correspond exactement, me semble-t-il, à ce qu'on appelait «l'inquiétude», dans la philosophie du XVII^e siècle. Étymologiquement, l'inquiétude, c'est l'absence de repos, l'impossibilité de tenir en place. Pour Nicolas Malebranche, par exemple, si la volonté ne peut se fixer durablement sur un objet fini, c'est qu'elle est animée par Dieu d'un mouvement infini, mais qu'elle se trompe en permanence sur l'objet

delà de l'imagination et du fantasme qui d'habitude restent une activité purement solitaire et cérébrale. Sur un site de rencontres, comme dans un espace virtuel en général, le virtuel se concrétise et se partage. L'internaute est incité en permanence à des «micro-actions» comme visiter un profil, regarder une photo, envoyer un flash, un «kif», un «coup de cœur», répondre à un «questionnaire d'affinité», etc.

Le virtuel devient interactif, il transforme l'imaginaire mental en un imaginaire partagé, cohérent, et donc doté d'un certain degré de réalité.

même de son désir et ne se satisfait d'aucun.

Les sites de rencontres permettent également une approche expérimentale de ce qu'on appelle en philo le «problème d'autrui» dans la mesure où autrui ne se présente pas, comme d'habitude, à travers son corps, puisque celui-ci reste à distance dans la phase virtuelle. Ce qu'on appelle la réalité est constitué en partie de codes sociaux, de modèles de comportements, de conventions, qui passent généralement totalement inaperçus. Et c'est aussi parce que ce cadre de référence est absent que les échanges sur les sites sont virtuels. La «protection sociale» vis-à-vis d'autrui est levée. C'est la raison pour laquelle les affects sont plus intenses. Aucun bouclier social, aucune règle de politesse, aucune obligation de loyauté ne fait obstacle à des échanges très *cash* téléportant les internautes dans une sorte d'état de nature.

D'où un climat de défiance généralisée, bien palpable dans les annonces du type «Cherche la sincérité...», et un mode de communication paradoxal, qu'on pourrait appeler la communica-

cation par mauvaise foi, reposant sur la construction d'une image de soi truquée, conforme aux codes de la séduction en vigueur, le «lifting identitaire».

Pour une nouvelle «éthique de la responsabilité»

Ce mode paradoxal de communication conduit à réinterroger des catégories morales traditionnelles comme le mensonge ou l'adultère, mais ne conduit nullement à la suspension de toute morale et de toute responsabilité. S'il peut exister des adultères virtuels, il n'existe pas de responsabilité virtuelle, mais une responsabilité bien réelle des internautes les uns à l'égard des autres. Cette responsabilité naît de la disparité extrême des attitudes et des attentes à l'égard des sites de rencontres. Pour certains, la fréquentation d'un site de rencontres n'est qu'un jeu gratuit, n'impliquant aucun engagement authentique. Pour d'autres au contraire, la recherche d'un ou d'une partenaire «pour la vie» grâce à un site de rencontres, est un enjeu sérieux, voire grave, ce qui peut expliquer le caractère souvent addictif de leur activité sur les réseaux.



Marc Parmentier,
«Philosophie des sites de rencontres», Paris, Ellipses, coll. «Culture pop», 2012, 208 pages, 12,70 euros.

Si on considère la sphère des sites comme fermée sur elle-même, elle devient une aire de jeu innocent, suspendant tout enjeu moral. Le problème est qu'elle n'est pas fermée sur elle-même. Il est donc temps d'imaginer une nouvelle «éthique de la responsabilité» à l'égard du virtuel, ou plutôt de la responsabilité réelle à l'égard d'autrui dans les univers virtuels.

Allô, docteur ? Le docteur en philosophie ou le philosophe thérapeute

Que recouvre cette appellation à la mode de «pop philo» ? Certains pourraient dire le dévoiement d'une discipline académique sérieuse, exigeant ascèse intellectuelle et patience du concept. C'est parfois vrai : sous ce nom pullulent une série de pratiques floues et pas toujours très rigoureuses.

Gaëlle Jeanmart
Coordinatrice de PhiloCité¹

Ces nouvelles pratiques philosophiques ont l'intérêt majeur de poser la question des conditions de l'accès à la philosophie et de prendre en charge la didactique de son apprentissage (comment faire philosopher ?), sans imaginer que présenter l'histoire de la philosophie suffit à acquérir cet art. Si la philosophie a un rôle à jouer dans la société, c'est au prix d'une telle réflexion, qui n'implique pas seulement de savoir quel est le rôle du philosophe dans la société (est-il un personnage public influent et quel type d'influences exerce-t-il ?), mais qui implique aussi qu'on se demande comment rendre «populaire» la pratique de la philosophie de sorte que davantage de gens partagent une réflexion critique sur la société et sur leur vie propre.

Pop philo : une philo populaire ?

La pensée complexe est-elle aride au point de rebuter la majorité ?

Le plaisir du questionnement est-il un plaisir si rare que seule une élite intellectuelle puisse l'éprouver ? Et puis, quelle est la responsabilité des philosophes professionnels dans l'élitisme de fait de cette pratique ? N'ont-ils pas à prendre en charge la question de savoir ce qui rend la philosophie désirable, ce qui permet d'en percevoir l'intérêt profond et la fonction toute spécifique ?

Imaginer que la philosophie puisse s'adresser à tous exige cependant de se mettre au clair sur ce qu'elle est et sur ses enjeux singuliers. C'est une démarche de questionnement qui séjourne dans les problèmes, interroge la façon de les formuler, les implicites de cette formulation, les sous-questions possibles, de façon qu'aucune question ne trouve une réponse simple, univoque et définitive. C'est aussi une démarche qui place au cœur la réflexion rationnelle comme outil de compréhension et de distanciation du réel : pour le comprendre mieux,

on a besoin de ne pas s'y noyer, mais de l'envisager avec un peu de hauteur, de s'éloigner d'un simple ressenti pour ouvrir la possibilité d'une analyse critique. En tant que telle, elle peut avoir une dimension thérapeutique : la compréhension d'un problème qui nous occupe –qui peut être aussi vaste que celui de savoir quel sens a notre vie ou aussi précis que de saisir le moteur d'une querelle de couple ou de voisinage– a une dimension d'apaisement des souffrances et des affects négatifs générés par ces problèmes.

Se soigner aujourd'hui par la philosophie

Dans la vaste panoplie des consultants actuels en affaires personnelles que sont les psychologues, les psychiatres, les psychanalystes, les coachs de vie, les astrologues ou les prêtres, le philosophe vient donc réclamer sa place. Des philosophes américains, comme Lou Marinoff, ont commencé à pratiquer le *counseling philosophique* dès les années 60. Des Allemands, comme Gerd Achenbach, ont systématisé la pratique au début des années 80 en fondant une première association de praticiens. La consultation se développe aujourd'hui un peu partout en Europe : en Espagne, Hollande, Norvège, France et Belgique.

Comment se passent ces consultations ? Une infinie diversité de pratiques existe. Lou Marinoff, auteur du best-seller *Plato, not Prozac!*, utilise une méthode qu'il nomme *PEACE process*, et qui consiste à identifier le problème, nommer les émotions, analyser les

Le plaisir du questionnement est-il un plaisir si rare que seule une élite intellectuelle puisse l'éprouver ?

options, contempler l'ensemble de la situation et atteindre l'équilibre. Cette pratique est assez proche des exercices de tri des représentations que les stoïciens se proposaient quotidiennement pour atteindre l'*apatheia* (l'absence de passions). En France, Oscar Brenifier propose des consultations inspirées de la maïeutique socratique, exposant le patient à la rigueur d'un questionnement systématique. Il ne s'agit pas de s'épancher sans retenue sur son ressenti et ses souffrances, mais de porter des jugements critiques sur ses propres idées, de discriminer entre diverses propositions (laquelle est essentielle, avec laquelle sommes-nous en accord ou en désaccord et pourquoi ?). Il s'agit d'apprendre à préciser ce qui, subtilement, se cache derrière certaines idées ou thèses qui nous sont chères –ce que nous aimons à penser. C'est la lucidité qui est visée, et ses effets d'apaisement. Autant d'obligations qui sont de véritables mises à l'épreuve de soi-même à travers l'examen des évidences de sa propre pensée.

Une demande existe et s'accroît sans cesse à l'égard de cette philosophie thérapeutique pour se confronter autrement aux difficultés de l'existence. Comme le souligne Lou Marinoff, «notre civilisation est en pleine

¹ Site web : www.philocite.eu.

mutation. Des forces autrefois dominantes n'ont plus la confiance du public : les religions battent en retraite et perdent leur ascendant moral dans plusieurs sociétés. Beaucoup de psychothérapies, et pas seulement la psychanalyse, ont échoué. Ou bien elles sont carrément

pas une alternative absolue aux disciplines existant dans le domaine de la santé mentale : elle offre une prise en charge typée, axée sur un travail de questionnement destiné à apaiser les souffrances psychiques ou spirituelles tenant aux opinions, jugements ou



colonisées par l'industrie pharmaceutique. Car la science et la technologie réduisent l'être humain à une entité biochimique en mal de médicaments. Elles négligent complètement l'aspect moral, l'aspect éthique, bref, le versant philosophique de la vie. Et c'est là que nous, les philosophes, pouvons intervenir»². La consultation philosophique n'est

représentations que nous nous faisons de notre vie et des difficultés que nous traversons.

La philosophie comme thérapie : un héritage antique

Cette pratique n'est pas une nouveauté dans l'histoire. La philoso-

phie est un ensemble de pratiques qui ont évolué au cours du temps : on ne fait plus de la philosophie de la même façon aujourd'hui que dans l'Antiquité, au Moyen Âge ou à l'époque de Descartes et Spinoza. La lecture n'a plus le même rôle, ni l'écriture. On n'écrit d'ailleurs plus de la même façon : peu de philosophes aujourd'hui écrivent des dialogues philosophiques ou des aphorismes. Autrement dit, on ne s'exerce plus à penser par les mêmes pratiques. La consultation renoue en réalité avec une pratique ancienne identifiant la philosophie à une forme de thérapie. Le fameux «Connais-toi toi-même» de Socrate renvoie à ce lien structurel. La philosophie est alors une thérapie de l'âme et le statut du philosophe ne tient pas à un diplôme, à une place institutionnelle ou à un champ de savoir singulier, mais à une capacité à soigner l'âme.

Dans la vaste panoplie des consultants actuels en affaires personnelles, le philosophe vient réclamer sa place.

Mais de quoi ? On peut distinguer trois maladies classiques que le philosophe antique peut prendre en charge. Tout d'abord, nous avons tous un rapport malsain à nous-mêmes parce que nous nous aimons toujours trop (les Grecs ne consi-

dèrent jamais qu'on peut s'aimer trop peu – ce qui est une pathologie plutôt récente). Ensuite, parce que nous sommes toujours un peu aveugles : nous agissons sans voir avec objectivité les actes que nous posons et sans décider sereinement, après analyse de la situation, des alternatives qui s'offrent et de leurs enjeux ou effets respectifs. Enfin, nous ne sommes pas souvent seuls avec nous-mêmes. Les moments sont rares où nous ne nous sentons dépendants de rien, ni des malheurs qui menacent, ni des plaisirs que l'on peut rencontrer et obtenir autour de soi, ni de nos attentes ou craintes, ni des autres qui doivent nous rassurer ou nous distraire.

Devenir plus conscients de notre façon d'appréhender le réel, plus lucides sur les motifs qui nous meuvent et plus sereins face à l'existence et à ses aléas : tels étaient les objectifs concrets de la philosophie antique, qui avaient à se traduire non seulement dans des écrits théoriques, mais aussi dans une manière de vivre, dans une sagesse incarnée au quotidien. Tels sont encore les objectifs des consultations philosophiques.

² Lou Marinoff, *Plus de Platon, moins de Prozac*, Paris, Michel Lafon, 2002 (avant-propos).

Pop philo : les enfants aussi

Faire de la philosophie «pop»ulaire part d'un postulat. Si une définition possible de la philosophie est le fait de penser et questionner sa vie, il faut reconnaître que c'est une activité ordinaire pratiquée par le commun des mortels. Il y aurait une tendance spontanée de l'homme à s'interroger. Sur ce constat se greffe un projet : celui de guider cet élan et de donner des outils pour qu'il se déploie dès l'enfance.

Par Denis Pieret
Formateur et animateur de PhiloCité

Le fait qu'il existe des personnes rétives à l'expérience n'est pas contradictoire avec le postulat d'un désir spontané de philosophie, si l'on suppose qu'il peut être étouffé dès le plus jeune âge. Quand un enfant qui ne cesse d'interroger les adultes par ses «pourquoi» ne trouve personne pour prendre ses questions et entrer dans son jeu, il est probable qu'il finisse par se taire. Le mouvement initial est inhibé. Le risque est alors de naturaliser cet état d'inhibition et de considérer que l'enfant n'est naturellement pas prédisposé à la philosophie. C'est pourquoi l'atelier de discussion philosophique consiste à (ré)ouvrir des espaces de questionnement, pour que les enfants (re)trouvent des chemins aptes à leur redonner une considération d'eux-mêmes comme être pensants, capables de donner sens à leur vie et à leurs problèmes. Ces belles paroles étant dites, il reste à les rendre effectives, et c'est là que le projet se frotte aux résistances du réel.

Entretenir le désir : du projet au réel

Faire de la philosophie *pop* doit signifier : faire de la philosophie avec n'importe qui. Mais comment faire de la philosophie avec ceux qui n'ont *a priori* pas envie d'en faire ? Quelles sont les conditions pour réveiller le désir ? Faut-il constituer le groupe sur une base volontaire ou faut-il imposer l'activité pour laisser l'occasion à chacun de s'y essayer ?

Les ateliers de philosophie privilient l'oralité au sein d'une communauté. L'un des enjeux sous-jacents est l'apprentissage de la parole et de l'écoute, y compris –et surtout– avec des gens avec qui, spontanément, on ne parlerait pas. Il doit donc y avoir, dans certains contextes, un «forçage» relatif pour éviter de former des groupes homogènes, pour faire entrer dans ce jeu particulier des enfants qui n'y sont pas d'emblée

prédisposés. Lors d'une expérience menée dans une école de devoirs, il a fallu pousser les garçons vers l'atelier, pour assurer une mixité, parce l'un des enjeux était précisément que les filles et les garçons parlent ensemble.

problème ? Le traitement philosophique vise alors à rendre commun le problème, à ne pas être simplement pris par lui, à ne pas se complaire dans l'isolement de son propre affect, mais au contraire à chercher à voir en quoi ce problème pose pro-



Faire de la philosophie *pop*, c'est aussi ne pas hiérarchiser les sujets dignes de la philosophie. La vie ordinaire donne une infinité de thèmes possibles pour entamer une discussion philosophique. Le point crucial, pour raviver ou entretenir le désir de réfléchir, c'est de faire en sorte qu'il y ait un investissement affectif. Quel intérêt à discuter s'il n'y a pas de

blème à tous, et de là, à en identifier les mécanismes généraux.

Ce n'est pas tant que le sujet doit être attrayant (*fun* ou *sexy*, si on veut faire *pop*) pour rencontrer un public dont on supposerait qu'il doit être appétisé. Puisque la pratique de la discussion philosophique est une pratique orale et collective, il y a

avant tout des conditions relationnelles au désir de penser et de parler publiquement. C'est donc davantage au contexte et au cadre qu'il faut s'attacher pour comprendre ce qui rend un atelier de discussion philosophique difficile.

Les conditions

L'expérience montre que la manière dont l'atelier de philosophie est présenté et soutenu par l'équipe d'encaissement est déterminante. Il est crucial que les adultes partenaires soient désireux de faire l'exercice. Un écueil fréquent est qu'ils jugent cela utile pour les enfants (parce qu'«ils doivent apprendre à s'écouter», parce qu'«ils doivent pouvoir remettre en question leurs idées toutes faites»), mais qu'ils n'en voient aucune utilité pour eux-mêmes (parce que «la philosophie, je sais ce que c'est, ça n'a jamais été ma tasse de thé»). Si c'est le cas, l'atelier apparaîtra comme une énième manœuvre pédagogique pour discipliner les enfants. Si un adulte référent est présent au sein de la discussion, il est nécessaire qu'il soit pleinement présent, en tant qu'être pensant, en tenant une position d'égalité par rapport aux enfants dans la discussion.

¹ Pour en savoir plus : Gaëlle Jeannmart, «Diversifier les méthodes d'animation en philosophie : utiliser la DVDP de Michel Tozzi», mis en ligne sur www.entre-vues.net.

cadre formel de l'atelier rend possibles une circulation de la parole plus harmonieuse, un plus grand respect, un soin apporté à la parole de chacun et la construction d'un problème commun.

Il est commun de supposer qu'avec un public «difficile», il faut partir de choses simples, en rabattre sur nos exigences, comme si faire de la philosophie *pop* nous autorisait à faire à peu près n'importe quoi. Après tout, puisqu'il y a de la bonne musique *pop* et de la mauvaise, il pourrait bien en être de même pour la philosophie. Le problème est que la distinction ne peut être établie *a priori*. L'atelier de philosophie est comme une séance d'improvisation musicale, avec l'incertitude et la complexité qui la caractérisent : la garantie d'un «beau» résultat ne peut pas être donnée. Tout ce qu'on peut garantir, c'est de poursuivre un certain nombre d'exigences et de ne pas les lâcher : cultiver la complexité d'une réflexion, chercher à formuler ses idées tout en conquérant un peu plus la langue, construire sa pensée dans la confrontation avec d'autres, chercher le sens partout où il y a parole.

Il n'y a pas de «publics difficiles», comme s'il existait des espèces bien identifiées dans un catalogue. Il n'y a pas non plus de «thèmes difficiles» ou «délicats». Il n'y a que les conditions qui peuvent l'être, et c'est heureux, parce que c'est justement sur elles que l'action est possible pour attiser le désir et susciter le plaisir de la réflexion collective. ♀



L'entretien d'Olivier Bailly avec Alice Jaspart

IPPJ, l'enfermement à livre ouvert

Trois fois trois mois d'immersion: neuf mois pour découvrir les IPPJ de l'intérieur. Et surtout y rencontrer les acteurs d'un huis clos tantôt oppressant, tantôt réjouissant. Voilà ce que propose l'anthropologue et criminologue Alice Jaspart dans son «Enquête ethnographique en institution pour jeunes délinquants».

Espace de Libertés : Pourquoi avoir opté pour l'immersion pour évoquer les institutions publiques de protection de la jeunesse, ce genre de «prison éducative pour mineurs» ?

Alice Jaspart: En me lançant dans un doctorat en criminologie, j'ai constaté qu'il y avait assez peu de littératures scientifiques, de connaissances de l'intérieur sur les institutions d'enfermement pour mineurs, et ce à l'inverse des prisons pour adultes, assez documentées en Belgique. C'est d'autant plus surprenant que le sujet est très souvent mis en avant médiatiquement, qu'il est l'objet de prises de position politique.

La démarche a été bien reçue par les équipes ?

Au départ, il y avait de la peur et je peux le comprendre. Ce fut l'objet de discussions avec les responsables, l'équipe, qui ont donné leur accord. Il fallait discuter sur ma place, qui est une place sans place. Je ne suis ni intervenante, ni jeune.

Vous avez également pris part à la vie du lieu.

C'est la difficulté de l'observation dite participante. L'objectif est d'être au plus près, sans trop perturber le réel par votre présence. Mais vous ne pouvez pas rester un pot de fleurs, observer, ressentir les actions quotidiennes sans intervenir, tout en veillant en même temps à ne pas interférer dans les approches éducatives. Au quotidien, de manière humaine, vous êtes appelée à interagir, à rendre des petits services. À jouer les messagères entre sections. À jouer avec les jeunes au kicker, au ping-pong. À s'assoir en classe, faire l'exercice, fumer à la pause, suivre le rythme de l'institution tout en ayant la place la plus discrète possible.

À vous suivre dans le récit, on découvre un horaire surorganisé.

La gestion du temps, que vous soyez surveillant ou éducateur, remplit deux missions. D'une part, une question de sécurité. Plus le jeune a un horaire établi, plus il est occupé



© Sébastien Bozon/AFP

Prévenir plutôt que remédier. Des contes pour sensibiliser à la violence sexuelle chez les ados. Une expérience pilote menée par la conteuse Françoise Pechiura et l'éducatrice Liliane Sotty.

L'IPPJ ressemble aussi à un jeu de dupé. Les jeunes doivent élaborer un projet, mais dans les faits, on les case là où on peut...

Ces jeunes ont beaucoup de fragilités et oui, ils vont difficilement retrouver une école, retrouver un lieu de vie qui répond au standard du «projet» construit dans l'institution. Il y a un décalage entre les deux mondes. Ce lien entre l'extérieur et l'intérieur mériterait d'être plus travaillé.

Le projet pédagogique vise à ne pas tomber dans le conformisme alors qu'en fait, ces jeunes aimeraient bien être comme tout le monde !

C'est un élément qui m'a étonnée. Leur lucidité m'a aussi incroya-

blement étonnée, lucidité sur leur parcours et le système dans lequel ils se trouvent. C'est parfois triste parce que cela les rend pessimistes par rapport à la place qu'ils peuvent prendre dans la société. Certains ont beaucoup de talents qui mériteraient d'être exploités. Je me demande si la prise en charge proposée est assez imaginative pour pou-

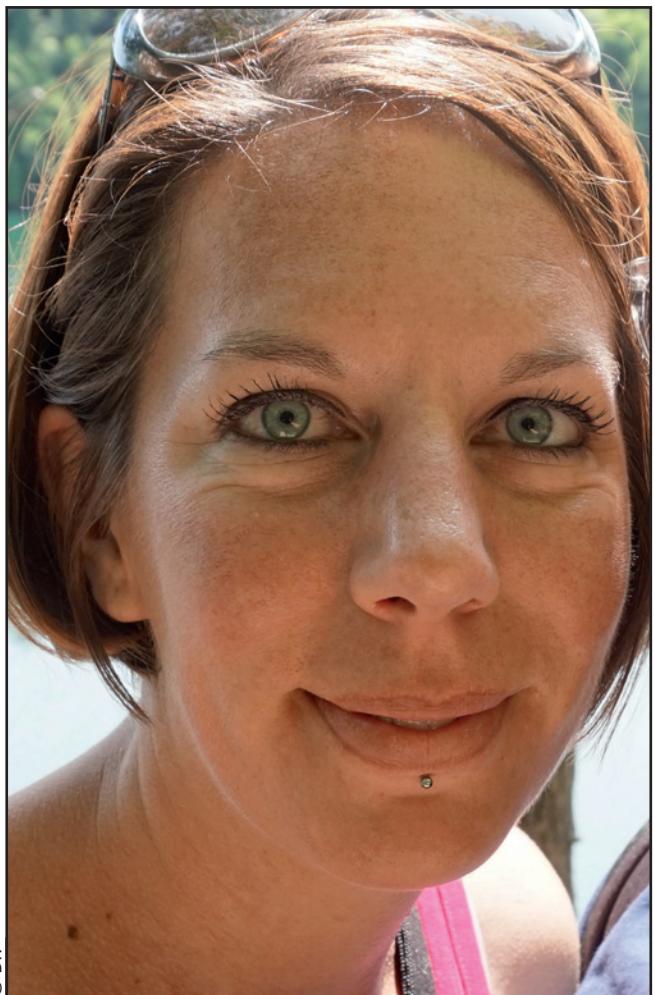
voir répondre aux besoins et envies de ces jeunes.

Construire la confiance avec le jeune revient à taire certaines choses attendues par l'institution. Les éducateurs ne sont-ils pas piégés dans une double loyauté ?

C'est le paradoxe de cette vision des jeunes dangereux à aider. C'est aussi lié à la mission supplémentaire d'évaluation et d'aide à la décision pour les magistrats. Les éducateurs sont amenés à se prononcer sur les changements de comportement du jeune et sur son éventuelle dangerosité. Les intervenants doivent tout noter dans des rapports transmis aux autorités mandantes. Les informations sont partagées en équipe pour se positionner par rapport aux demandes des magistrats. Les intervenants doivent trouver des marges de manœuvre entre ces missions d'accompagnement et d'évaluation. Jusqu'où aller dans la confiance ?

Cette logique d'évaluation ne mine-t-elle pas le travail d'aide ?

Cette logique d'évaluation est partout, elle est présente dans les esprits et les outils de communications entre intervenants (comme les notes d'observation). Il n'y a pas de moment pour se dire formellement qu'on met l'évaluation en off. Il y a juste des petits interstices variables dans les relations interindividuelles. Une clope, un rire... Mais même ces moments participent à l'évaluation et permettent de voir le jeune autrement. Cette observation per-



Alice Jaspart : « La prise en charge proposée est-elle assez imaginative pour répondre aux besoins et envies de ces jeunes ? »

© DR

manente est anxiogène. À mon sens, elle nuit au lien, à la mission éducative. Elle devrait être beaucoup plus réfléchie. Qui évalue, quand ? La personne qui impulse le changement est invitée à observer les changements qu'il impulse ! On pourrait imaginer un autre système, plus extérieur, permettant aux intervenants de se dégager de ces missions pour être dans une relation éducative. Cela dit, j'ai pu constater que cette mission posait moins problème dans une équipe qui organisait un atelier où on l'expliquait, débattait de ce qui allait se passer, des réunions avec le juge, etc. Informer en transparence atténue l'impression d'être trahi.

Dans votre récit en milieu constamment fermé, il y a quelques pages sur un camp avec deux jeunes et deux éducateurs.

Oui, les éducateurs dressaient le rapport à envoyer au juge en soirée et ils permettaient aux jeunes de le commenter, le discuter. Ils avaient un espace pour écrire leur propre vision des choses. Cela permet d'autant plus de rentrer en relation. La pratique doit être entourée d'une réflexion mais en termes de responsabilisation, c'était convaincant.

Après, c'était un éducateur pour un jeune. Du luxe.

Des sorties collectives peuvent se faire avec un peu moins d'intervenants. Ensuite, c'est un investissement humain et financier, mais en même temps, descendre dans une

grotte, manger des frites, ce n'est pas un budget complètement déraisonnable. Cela a un coût financier mais le développement d'institutions sécurisées coûte également de l'argent. Et cette bulle d'air fait du bien, tant pour les jeunes que les éducateurs. C'est une façon de préparer le retour en extérieur.

Après un an dans ces centres fermés et IPPJ, le système fonctionne-t-il ? La réinsertion est-elle au bout du processus ?



Alice Jaspart, «Aux rythmes de l'enfermement. Enquête ethnographique en institution pour jeunes délinquants», Bruxelles, Bruylant, 2015, 302 pages, 21 euros.

Renversante, la classe inversée!

Découverte un peu par hasard à Louvain, la «flipped classroom» évacue la partie transmissive hors de la classe pour redonner à cette dernière son potentiel d'apprentissage et de co-apprentissage.

Par Michel Vandriessche
Responsable du projet Flipped Classroom et E-learning pour l'apprentissage et la remédiation
CECS La Garenne

Compilant des recherches et réflexions relatives au concept de classe inversée, cet article tend à éclairer le lecteur sur ce que ses «adeptes» appellent une philosophie. Ces réflexions sont consécutives à une remise en question concernant les méthodes d'apprentissage en classe et la relation apprenants/parents et apprenants/enseignants lors des cours.

La participation active comme clé de l'apprentissage

Le Français Joseph Jacotot (1770-1840) est le véritable initiateur du concept de classe inversée. À l'Université d'État de Louvain, chargé d'enseigner le français à des étudiants dont il ne comprend pas la langue, il leur demande d'étudier une édition bilingue du *Télémaque* de Fénelon. Par l'étude du texte et de sa traduction, et sans explications du maître, les étudiants se révèlent capables d'appréhender le fonctionnement de la phrase en français et de raconter en français ce qu'ils ont compris du roman. Cette expérience conduit Jacotot à proposer une méthode d'enseignement qui s'oppose à la méthode classique en ce qu'elle repose sur la révélation de

la capacité d'apprendre par lui-même à l'individu plutôt qu'au transfert du savoir du maître à l'étudiant. Sa nouvelle méthode d'«enseignement universel» vise à «émanciper les intelligences». Théorisant son expérience, il prétend en effet que tout homme, tout enfant, est en état de s'instruire seul et sans maître, qu'il suffit pour cela d'apprendre à fond une chose et d'y rapporter tout le reste, et que le rôle du maître doit se borner à diriger ou à soutenir l'attention de l'élève. Il proscrit ainsi les maîtres «explicateurs»¹. Les classes inversées étaient déjà en route... bien avant les professeurs américains Jonathan Bergmann et Sams Aaron (que l'on présente souvent comme les pionniers en la matière, NDLR).

L'intime conviction du pédagogue que je suis est que les pratiques d'enseignement doivent changer car l'enseignant est de plus en plus en décalage avec des jeunes apprenants parfois démotivés et démotivants, mais qui semblent cependant accrocher à la matière lorsqu'on leur propose les outils qu'ils affectionnent, en lien avec le monde numérique.

Les devoirs d'abord

Le concept est très simple: le temps de classe est mieux utilisé si l'on interagit et travaille ensemble plutôt que de laisser une seule personne discourir. Le fonctionnement est le suivant: les élèves reçoivent le cours sous forme de ressources en ligne qui sont la plupart du temps des capsules vidéos qu'ils vont pouvoir regarder chez eux à la place des devoirs. Ce qui était auparavant fait à la maison sera désormais fait en classe, d'où l'idée de classe «inversée». En réalité, on va surtout profiter du temps libéré en classe pour organiser des activités à la carte, des projets de groupe et des échanges qui vont donner un vrai sens au contenu scolaire. La finalité est de passer d'un modèle centré sur le professeur à un modèle centré sur l'apprenant et répondant aux besoins individuels de chacun. Le temps en classe sera dédié au développement des compétences, des savoir-faire et des savoir-être.

Il semble fondamental d'expliquer aux apprenants, ainsi qu'aux parents, la démarche et tous les bénéfices en terme d'apprentissage et de confort. Le savoir devient accessible en tout temps et en tout lieu, sur tous supports. Les apprenants vont, de façon autonome et responsable, prendre en main leur apprentissage. S'ils coopèrent, la classe sera plus dynamique et plus agréable pour tous, et l'enseignant pourra appliquer une pédagogie diversifiée et propre à chacun².

Ce moyen d'accroître l'interaction et le temps de contact personnalisé entre les apprenants et les enseignants est donc très prometteur. Selon Jonathan



Une classe inversée universitaire en plein travail : le choix du «tous ensemble» plutôt que le «chacun pour soi».

Bergman et Aaron Sams, la classe inversée est :

- ✓ un environnement où les étudiants prennent la responsabilité de leur propre apprentissage et une salle de classe où l'enseignant n'est plus le maître du savoir, mais un guide, un expert, un conseiller, un tuteur...;
- ✓ l'apprentissage de l'autonomie et de la démocratie;
- ✓ un mélange d'enseignement direct et de pédagogie modulaire, diversifiée, constructiviste;
- ✓ une salle de classe où les apprenants qui sont absents pour cause de maladie ou d'activités extrascolaires comme le sport, les voyages, ne se laissent pas distancer;
- ✓ un enseignement où les contenus sont accessibles de manière permanente pour les auto-évaluations, les évaluations, la remédiation³.

² Source : www.classeinversée.com.

³ Jean-François Boyer, «Compte rendu d'une stratégie de classe inversée en collège», mis en ligne le 1^{er} septembre 2014, sur http://histoire-geographie.ac-dijon.fr.

1 Source: Wikipédia.

Frais de succession

Monseigneur Léonard s'en serait allé. En réalité, il est toujours là. Il se dit dans les couloirs du Vatican que son remplacement n'est pas une priorité pour le pape François, que le Saint-Père a d'autres paroissiens à fouetter. Après tout, le retraité Léonard n'est plus réellement nuisible. Aucune date limite n'est d'ailleurs prévue pour la nomination de son successeur.

Deux hommes font toutefois figure de favoris à la primature de Belgique : Mgr Johan Bonny, évêque d'Anvers, et Mgr Jozef De Kesel, évêque de Bruges. Johan Bonny passe pour progressiste. En septembre 2014, c'est lui qui avait adressé une lettre au Vatican, peu avant le synode sur la famille, afin de recommander à l'Église catholique de quitter son attitude «défensive» envers l'accueil des homosexuels. Il avait ensuite plaidé pour une reconnaissance ecclésiastique des relations bi- et homosexuelles. Johan Bonny a au moins un allié théorique : Mgr Jean-Pierre Delville, l'évêque de Liège, qui a affirmé en mai dernier que l'Église allait «vers une meilleure reconnaissance de l'homosexualité» et que «la position des prêtres est plus difficile concernant le mariage sacramental car on ne célèbre pas d'union homosexuelle dans l'Église». Jean-Pierre Delville, qui est un opposant à l'euthanasie des mineurs, fait figure d'outsider dans la course à la primature. (map)

L'avortement en recul au Portugal...

Mauvaise nouvelle pour ceux qui se battent pour le droit à l'IVG. Au Portugal, les députés conservateurs ont décidé de restreindre la loi sur l'avortement légalisé dans le pays depuis le référendum de 2007. Jusqu'en juillet dernier, les femmes pouvaient avorter jusqu'à 10 semaines de grossesse librement et... gratuitement. Le projet de loi voté fin juillet les contraint désormais à payer tous les frais médicaux liés à leur interruption de grossesse. Les cris «Honte! Honte!» des militants des droits des femmes n'y ont rien changé. Cerise sur le gâteau :

les patientes souhaitant avorter devront se plier à un suivi psychologique avant l'acte et recevront le détail des allocations auxquelles elles auraient eu droit en menant à terme leur grossesse. Une privation des allocations pour purgatoire, il fallait y penser. (map)

... et menacé aux États-Unis

La Maison-Blanche menace de mettre un veto présidentiel à toute initiative républicaine visant à réduire le budget alloué à Planned Parenthood, la plus importante organisation de planning familial des États-Unis, qui réalise notamment des avortements. Pour discréditer cette organisation, des opposants n'ont pas hésité à diffuser des vidéos enregistrées en caméra cachée, supposées montrer des employés de Planned Parenthood proposant de vendre des tissus de foetus. À un an de la présidentielle, ces positionnements ne sont pas gratuits : 50% des Américains estiment que le choix d'avorter appartient aux femmes, tandis que 44% se disent opposés à l'avortement. (map)

Mourir envers et contre tout

La presse l'a surnommée Laura. Elle a ou avait 24 ans, puisqu'il n'est pas impossible qu'à cette heure cette Belge ait traversé le miroir. En juin dernier, Laura a obtenu d'être euthanasiée en raison de souffrances psychiques inapaisables. Après l'épisode du pri-

sonnier Franck Van den Bleecken, Laura nous a appris à son tour qu'on peut demander à quitter ce monde en raison de troubles psychiques graves, pourvu qu'ils n'altèrent pas bien sûr le libre arbitre. Depuis, *The Lancet* a publié une étude qui révèle que sur 100 patients introduisant une demande d'euthanasie pour souffrance mentale insurmontable en Belgique, 35 sont effectivement euthanasiés. L'euthanasie concerne 1200 personnes chaque année en Belgique. (map)

Pas de matelas pour les prisonniers

Dans *Le Soir*, un reportage inédit s'est penché sur la vie dans les celles de Marche-en-Famenne. Cette prison qui se veut modèle autorise en effet les prisonniers à circuler librement plusieurs heures par jour dans un large espace dédié à cet effet. Des prisonniers vivent ainsi presque maritalement. D'après ses défenseurs, ce régime pénitentiaire moins répressif peut donner de bons résultats. Il y a juste un hic : décidée par le gouvernement Michel, la suppression des allocations destinées jusqu'ici aux tauillards du royaume devrait compliquer la réinsertion de ceux qui pariaient sur ce matelas pour rebondir par-delà les barreaux. (map)

Boîte à outils laïque

Ça bouge en France dans les milieux de défense et de promotion de la laïcité. Installé en février dernier, le groupe de travail sur la laïcité de

l'Association des maires de France (AMF) a présenté au début de l'été les grandes lignes d'un vade-mecum qui doit être publié sous peu. Financement des associations, crèches, cantines scolaires, encadrement des activités péri- et extrascolaires, égalité filles-garçons, activités sportives et culturelles, neutralité des élus, du personnel communal et des bâtiments publics, cérémonies républicaines, lieux de culte et de sépulture : l'AMF entend offrir aux maires une «*boîte à outils pour les aider à appréhender les questions de laïcité au quotidien*», peut-on lire sur différents sites présentant cette initiative qui prend le problème à la racine. (map)

Chou blanc

Ils ont fait chou blanc. La forte mobilisation de mouvements antichoix comme Alliance Vita ou la fondation anti-IVG Jérôme Lejeune autour de Vincent Lambert n'a pas été suivie par l'Église catholique, plutôt discrète en la matière. Personne n'ira penser pour autant que Rome soutient par le biais de ses relais français le droit d'un homme à la mort en raison des souffrances qu'il endure. Mais le fait que l'Église officielle se soit démarquée sur cette affaire face aux tradis et aux enrageds du goupillon n'est pas anodin. Même si le diable se cache sans doute dans les détails des relations que les uns et les autres ne peuvent manquer d'avoir au-delà du cas Vincent Lambert. (map)





74 Quand Seraing parade

76 Papiers, siouplé!

78 La marque de Z... wick

Quand Seraing parade

Initiées voici deux ans dans le double objectif de donner un coup de projecteur positif sur une région qui en a bien besoin et de célébrer ses richesses par l'entremise de la culture et du patrimoine, les Fieris Féeries reprennent du service pour remettre Seraing dans tous ses états.

Par Frédéric Vandecasserie
Journaliste

Parce que Seraing, ce n'est pas que la morosité des frères Dardenne, les gaufres molles de *Rosetta*, ou un quotidien entre gris normal et gris très foncé! En octobre dernier, un artiste français passé dans la région nous décrivait son sentiment avec un sens de la formule aussi affûté que partial: «*Seraing, en automne et par mauvais temps, ça fait beaucoup!*» Nous lui conseillerons donc de revenir le 4 octobre prochain afin de changer d'avis et de perspective sur

l'endroit à l'occasion des Fieris Féeries (du latin *in fieri*: «en devenir»).

Les Sérésiens prennent leur avenir en main

Aux quatre coins de la commune, des projets publics et privés voient le jour, des paysages industriels évoluent, et un nouvel avenir prend forme. Mais, partant du constat que le meilleur moyen pour imaginer le Seraing de



© CAL/Liège

À Ougrée, le tricot participe du lien social renoué.

demain sous d'autres latitudes, c'était encore de le montrer, les parades organisées dans le cadre des Fieris Féeries mettent en évidence les quatre fiertés de la ville, incarnées par quatre personnages féériques: le génie industriel (même meurtri par le poids des années et une économie au ralenti, il reste garant du savoir-faire offert par la cité jadis ardente), la Meuse (dans le lit de qui la ville est née), le cristal (qui a permis une ascension industrielle vertigineuse et donne encore vie à des œuvres d'art parmi les plus innovantes) et la nature (qui couvre un quart du territoire sérésien).

Entourés de professionnels du spectacle, les habitants sont bien évidemment en tête de pont dans la création des chars, des costumes et des chorégraphies. Cet événement organisé par Le Centre culturel de Seraing et le Centre d'Action Laïque de la Province de Liège annonce, pour cette année, 650 personnes costumées et 32 kilos de confettis! De son côté, la direction artistique est confiée à la Compagnie de la Sonnette. Qui aura mis deux ans pour écrire le scénario, organiser la participation de tous les citoyens intéressés, récolter du matériel, motiver le public, préparer les accessoires, coudre les costumes, construire des machines. Et, surtout, mettre la parade en scène.

Bien plus qu'un spectacle de rue

Mais, pour féérique qu'il soit, cet événement n'est pas une fin en soi. Il constituerait même plutôt un moyen, en fait. «*Notre volonté est de faire participer tous les habitants à l'avenir de leur commune*», confirme Cécile Parthoens,

directrice du Centre d'Action Laïque de la Province de Liège. «*Nous sommes convaincus que la culture peut constituer un outil très utile dans la construction de l'avenir de Seraing. Nous avons associé les différentes compétences de chaque citoyen, afin que tous soient représentés dans cette parade. Une parade haute en couleurs, où la diversité sera très présente, à l'image de la population bigarrée de la commune. Ces Féeries doivent servir de révélateur.*»

De fait, cet événement s'inscrit dans la tendance selon laquelle de nombreux économistes s'accordent à dire que la survie économique de l'Europe dépendra avant tout de sa capacité à passer d'une économie industrielle à une économie de services développée et consolidée. Passant de l'une à l'autre, les ressources mobilisées seront de plus en plus immatérielles. Et les collectivités qui montreront l'audace de révéler, mutualiser et développer les richesses intrinsèques de chacun de leurs concitoyens sont celles qui se donneront les meilleures chances de participer à cette nouvelle économie.

Cécile Parthoens continue: «*Nous n'allons pas proposer une parade digne de Walt Disney. Nous ne sommes pas dans la démonstration, mais plutôt dans la tradition et la proximité d'un art de rue. Il y aura un réel échange avec le public. Encore une fois: notre volonté est avant tout de proposer un événement qui correspond à l'image des Sérésiens et de l'avenir de la commune.*» Tout cela porté par la devise des Féeries: «*À Seraing comme ailleurs, il est impossible de grandir si le regard de l'autre vous éteint!*» Alors... lumières et action!



Fieris Féeries
Le dimanche 4 octobre à Seraing
www.fierisfeeries.be

Papiers, siouplé!

«C'est quoi être belge?» C'est la question que pose le jeune metteur en scène Ilyas Mettioui dans la pièce «Contrôle d'identités», qui tourne sur les planches bruxelloises et wallonnes depuis 2013. Ici, pas de discours moralisateur, aucune certitudes, mais un échange menant à la réflexion sur l'identité de chacun.

Par Soraya Soussi
Journaliste

Ce n'est pas une histoire. Ce n'est pas non plus une leçon de morale. C'est une question ou plutôt une réflexion autour de l'identité. Dans un contexte où l'immigration enflamme les débats, la question de l'identité propre donne un autre angle d'approche sur ce qui définit un individu. Ilyas Mettioui, comédien et acteur de 26 ans, a mis en scène sa première pièce de théâtre à partir d'une simple question: «C'est quoi être belge?»



«Contrôle d'identités»

Une création du collectif Le Boréal avec l'Espace Magh

Mise en scène par Ilyas Mettioui

Du 8 au 17 octobre à 19h30

Au Théâtre Marni (Ixelles)

<http://theatremarni.com>

facebook.com/controleidentites

La pièce commence... «*Je suis né en Belgique, je suis donc belge. Mes parents sont nés au Maroc et je suis donc marocain. J'ai vécu au Mexique pendant presque un an, du coup je suis mexicain. Même si je n'ai jamais été aussi belge qu'au Mexique. En 1998, j'ai été brésilien pendant la Coupe du Monde, même si à la mi-temps de la finale je suis devenu français. À 3-0, j'étais même fier de l'être. [...] Le mur de Berlin est tombé, j'avais 1 an et j'étais allemand. Par contre pendant la Seconde Guerre mondiale, je n'étais pas allemand. Puis un jour, on m'a dit que j'avais tort.*»

«Contrôle d'identités»: la naissance d'une réflexion

Nous avons tous un passé, une histoire, un parcours unique qui nous définit

comme cet être aussi complexe que nous sommes. Si le fil conducteur se tend sur la question de l'identité nationale, la réflexion globale autour de la pièce s'opère bien au-delà de ce thème. Est-on amené à n'avoir qu'une seule identité? Ne sommes-nous pas pluriel et un à la fois? Ilyas Mettioui et son collectif de jeunes acteurs décloisonnent, bousculent les clichés de l'identité au sens large du terme avec des questions comme «qui suis-je?», «qu'est-ce qui fait que je me sens moi?». Les thèmes de l'origine, de la culture, du genre, de l'appartenance sociale et religieuse sont abordés. Un gigantesque *brainstorming* autour de l'identité se développe. Aucune certitude, aucune réponse ne sont données. Et cela peut déranger. Le collectif exprime tout haut ce que nous pensons tout bas. Depuis novembre 2013, la pièce est jouée dans divers lieux culturels. Elle évolue à chaque représentation et suscite des réactions différentes à chaque fois. Certains accrochent totalement, rient, adorent. Certains sont choqués ou quittent la salle. D'autres encore sont perdus face à cette multitude de questions sur soi. Mais qu'importe! L'objectif est atteint: on s'est posé «la» question. À présent, la réponse nous appartient, dans l'intros-

pection et l'échange avec l'Autre. Les acteurs sont disponibles après la pièce pour poursuivre la discussion avec le public. Et puis, ce n'est jamais terminé. La pièce continue en dehors des murs du théâtre (et se prolonge même sur les écrans, NDLR¹).

Le théâtre et son rôle de conscientisation dans l'espace public

Contrôle d'identités accompagne le public à penser au-delà des acquis de l'identité. À nouveau, la création artistique joue un rôle initiateur de réflexion et de débat. Si la question «c'est quoi être belge?» ne semble pas évidente, c'est sans doute parce qu'il est très complexe de définir une personne uniquement par son appartenance nationale. Un individu est bien plus qu'une carte d'identité avec les nom, prénom, date et lieu de naissance. Les médias, les mœurs, la pression sociale peuvent parfois nous détourner de l'essentiel: l'humain, cet être singulier et pluriel à la fois. Le retour vers une question fondamentale et profonde permet au public de se repositionner et de penser autrement face à des thèmes polémiques comme l'immigration, la religion, l'homosexualité, le genre, etc.

La jeunesse: cible de la réflexion

Ilyas Mettioui n'hésite pas à user de moyens modernes dans la mise en scène. Vidéos, sons, chants, danses, le tout pensé avec humour et un langage «jeune». Car c'est tout de même les nouvelles générations que le metteur en scène souhaite atteindre. C'est eux qui construisent l'avenir. C'est donc à eux qu'appartiennent de développer leur esprit critique



Détit de «belle gueule»?

face au monde qui les entoure. Mais avant de critiquer ce qui nous entoure, il faudra apprendre à se connaître soi-même et comprendre l'Autre, différent. L'écrivain Amin Maalouf l'énonce si justement dans son ouvrage *Les identités meurtrières*: «*L'évolution pourrait favoriser, à terme, l'émergence d'une nouvelle approche de la notion d'identité. Une identité qui serait perçue comme la somme de toutes nos appartенноances, et au sein de laquelle l'appartenance à la communauté humaine prendrait de plus en plus d'importance, jusqu'à devenir un jour l'appartenance principale, sans pour autant effacer nos multiples appartенноances particulières.*»

¹ Ilyas Mettioui a réalisé un documentaire du même nom avec des jeunes issus de quatre écoles bruxelloises et qui est sorti en salles en 2014.

La marque de Z... wick

Sorte de vaisseau amiral de la démocratie culturelle belge, Jacques Zwick s'est impliqué, sans compter ni ses heures ni ses amis et encore moins ses ennemis, dans la vie sociale, politique et culturelle du pays. Un brillant et fascinant coffret de quatre livres rend (enfin) hommage à ce grand passeur.

Par Frédéric Vandecasserie
Journaliste



Jacques Zwick,
Sonates d'automne 1994-2004 (tomes 1 à 4) et *Le dialogue et l'action* (édition établie par Roland de Bodt, Jean-Paul Gailly et Martine Zwick), Cuesmes, Éditions du Cerisier, 2014, coll. «Quotidiennes». Coffret de cinq volumes : 75 euros (chaque ouvrage est aussi disponible séparément)

Après un faux départ dans une carrière d'avocat qui ne le satisfait pas, Jacques Zwick (1925-2005) trouve sa réelle vocation lorsqu'il devient secrétaire général de la Ligue des Familles de 1955 à 1988. Il s'emploiera à en faire une organisation pluraliste dans ses valeurs, et plus égalitaire dans son fonctionnement. Retraité actif, il occupera encore néanmoins de nombreux mandats au sein d'institutions telles que le Botanique, le Centre bruxellois d'action interculturelle ou le CNCD-11.11.11. Ce kaléidoscope de mandats lui valant d'ailleurs le sobriquet de «Monsieur les Présidents».

Et puis, surtout, il mettra en œuvre de multiples projets dans les domaines de l'enfance et du théâtre. On lui doit par exemple la commission interculturelle de Présence et Action Culturelles. Il y invitera de nombreux acteurs de la vie culturelle de gauche au sens très large du terme. Dont des chrétiens. Convaincu qu'il était que la gauche ne s'arrêtait pas aux limites de son parti.

Mémoires posthumes

Paradoxalement, ou peut-être était-ce voulu par une personnalité qui cultivait l'ambiguïté entre une vie publique

effrénée et un souci constant de la discréction, il existait peu de traces tangibles de l'action, et surtout de la pensée, de Jacques Zwick. Jusqu'à ce que l'on mette la main sur son «journal», épais d'un bon millier de pages dactylographiées. Où il évoque, pèle-mêle, ses sentiments face à l'âge qui grandit et ne lui fait pas de cadeaux («*J'ai perdu ma capacité d'indignation*», écrit-il à un moment). Mais, surtout, cette chronique recense, et commente, ses goûts en matière livres de chevet (de Graham Greene à François Mauriac en passant par Albert Cohen et David Lodge), ses coups de cœur musicaux (Brel, son ami de jeunesse, mais aussi Trenet, Gréco et Gainsbourg), et quelques pépites du septième art qu'il aimait voir et revoir (comme *Les sentiers de la gloire*, *Le huitième jour* ou *La Strada*).

Mais c'est encore quand il s'appesantit sur son quotidien que Zwick s'avère le plus touchant. En témoignent ces quelques lignes belles et rebelles sur les maisons de repos, où il risque de terminer sa vie: «*Une maison de repos où l'on ne fait qu'être nourri, logé et soigné en attendant la mort entretient une sous-vie. Alors que le grand âge peut, lui aussi, encore, être créatif, actif, vivant au sens*

fort du terme.» Et, un peu plus loin, on épingle aussi cette phrase résonnant comme un épilogue: «*J'ai évacué la question de Dieu: mon incrédulité est totale et*

sereine.» Sentence en forme ultime de la sagesse d'un guerrier qui avait couru sur tous les fronts, mais savait que le grand saut était proche. 

Dieu habite à Bruxelles



© Climax Films

Dans son *Tout Nouveau Testament*, Jaco Van Dormael narre un conte moderne, plein de charme et d'esprit. Absurde et fantastique mais surtout jubilatoire, autour d'un scénario loufoque (écrit par Thomas Gunzig, NDLR) où anticléricalisme et humour noir s'affrontent en permanence.

Donc, Dieu (Benoît Poelvoorde) existe, et c'est un salaud! Odieux autant que violent avec sa femme (Yolande Moreau) et sa fille (la toute jeune Pili Groyne, déjà aperçue sous les traits de la fille de Marion Cotillard dans le *Deux jours une nuit* des frères Dardenne), il va s'atti-

rer les foudres de cette dernière. Qui va lui faire payer son comportement en recrutant des apôtres tout neufs pour réécrire l'Ancien Testament. Bref, après le drame touchant et surréaliste sur les bords (*Toto le héros*), le tire-larmes bien senti (*Le Huitième jour*) ou la science-fiction transformée en gloubiboulga indigeste et new-age (*Mr Nobody*), Jaco Van Dormael signe un grand moment de délire cosmique. Dont le début effréné (avec un gag par minute!) tranche avec un ventre mou qui peine à tenir le rythme, pour finir en sprint façon farce philosophique plus efficace que n'importe quel anti-dépresseur! (fvdc) 



«*Le Tout Nouveau Testament*»
De Jaco Van Dormael
BE • 2015 • 112'
Dans les salles depuis le 2 septembre

Le Grexit: des chiffres et des Lettres mortes

Par Xavier De Schuter
Philhellène

Au mois de juin dernier, notre Michel I^{er} est parvenu à se mettre les Grecs à dos, et pas rien qu'eux d'ailleurs, en annonçant à Athènes «*la fin de la récréation*». À l'heure où le peuple grec des travailleurs (je ne parle pas des richissimes armateurs ni du non moins cossu clergé orthodoxe...) vit dans la précarité, l'expression était plus que maladroite, elle était choquante. Tout le monde s'est demandé si la Grèce n'allait pas désintégrer cette union ultralibérale dans laquelle il est devenu difficile de rester europhile. «Grexit»: ce pourrait bien être le titre d'une tragédie contemporaine, en tout cas un néologisme dont on se serait volontiers passé.

Les synchronicités sont souvent parlantes. Alors que la sacro-sainte *troïka*¹ nous a montré qu'elle était prête à tout, y compris au Grexit, pour récupérer sa mise, la France, socialiste et démocratiquement élue celle-là, tourne elle aussi le dos à la Grèce. Ou plus exactement à sa langue. Exit l'apprentissage du grec ancien. Idem pour le latin: défenestrés de la belle manière, les Homère, Sophocle, Virgile et Cicéron. Les langues anciennes sont désormais bien mortes, du moins dans l'Hexagone où la ministre de l'Éducation nationale décide de réduire de manière drastique nombre d'heures consacrées à ces langues dont l'apprentissage est jugé éli-

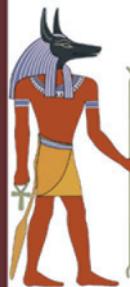
tiste et donc, cela tombe sous le sens, contraire aux exigences d'une démocratie égalitaire. Ces langues fondatrices de notre culture sont donc vouées aux géomnies et leur enseignement renvoyé aux calendes grecques, au nom d'une saine gestion de la démocratie. Après tout, pourquoi s'en inquiéter? Même les islamistes dynamitent ce qui reste de ces vieilles civilisations. Le passé est suranné, construisons l'avenir sans plus nous soucier de nos racines, conduisons sans regarder dans le rétroviseur: voilà une politique digne de notre médiocratie anti-élitiste! Après tout, le *demos* grec n'avait qu'à pas voter pour Syriza, tellement à gauche que les oligarques en viendraient à craindre qu'il ne soit un tantinet bolchevique...

O tempora, o mores! Ah, qu'il est loin le temps où Marsile Ficin entretenait nuit et jour une flamme devant le buste de Platon, où Érasme écrivait «*Saint Socrate, priez pour nous*» et où Thomas More se disait qu'il lui «*faudrait des pages pour expliquer tout ce qui manque à ceux qui ne savent pas le grec*». Mais bon, il semblerait qu'on ne puisse être tout à la fois anti-élitiste et humaniste. Alors, que la Grèce sorte de l'Union et de nos manuels scolaires et vive le progrès! Pour le moment, j'ai juste envie de noyer mon chagrin dans le retsina. 

1 Le Fonds monétaire international, la Banque centrale européenne et la Commission européenne qui, sans aucune légitimité, font la pluie et le beau temps.

Les Pompes Funèbres Générales de Belgique

s.a. **Tielemans**



Maison fondée en 1875

Funérailles civiles

de toutes classes et crémation

Chaussée d'Alsemberg 19 - 1060 Bruxelles

Tél. 02 537 05 64

Direction : Michèle et Jacques Delrieu-Raulier

Funérailles Wyns

Transferts,
Funérailles, Crémations,
Assurances décès,
Contrats personnalisés

24h/24h

Tél : 02 538 15 60
GSM : 0477 28 76 26

Rue aux Laines 89
1000 Bruxelles
(près de St Pierre & Bordet)

Contact : Dominique Peeren



**SOCIETE BELGE
POUR LA
CREMATION**

Association sans but lucratif
Fondée en 1906

Seuls, au service du public,
nous défendons la dignité de l'idéal
crématiste. Faites-vous membre
Assistance, complète
et désintéressée

DOCUMENTATION GRATUITE
SUR DEMANDE ET SANS
ENGAGEMENT

Boulevard Maurice Lemonnier, 1
1000 Bruxelles
02 513 03 96

Années

Publications, festivals, émissions... les bonnes énergies

LE Cahier de la LEEP est disponible !



Plus de 70 formations destinées aux professionnels et aux volontaires du secteur non-marchand, qui souhaitent développer leurs compétences personnelles dans les domaines du management associatif, de la relation d'aide, de l'animation et de la créativité, de la communication interculturelle, etc.

Découvrez nos formations longues, nos promenades guidées, ainsi que nos activités culturelles!

Programme et inscriptions en ligne sur notre site www.ligue-enseignement.be

Commandez la version papier du Cahier des formations au 02/511.25.87 (gratuit)

Des conseils ou des informations supplémentaires ?

Contactez Iouri Godiscal au 02/511.25.87

Pour nous contacter :

Ligue de l'Enseignement et de l'Éducation permanente asbl
Rue de la fontaine, 2 – 1000 Bruxelles
02/511.25.87 - formation@lige-enseignement.be

ESPACE de Libertés

Éditeur responsable :

Jean De Bruecker

Rédacteur en chef :

Yves Kengen

Secrétaire de rédaction :

Amélie Dogot

Production :

Fabienne Sergoynne

Dessins :

Stéphanie Pareit

Graphisme :

YEBOgraphics

Imprimeur :

Kliemo

Fondateur :

Jean Schouters

Abonnement

10 numéros

Belgique : 20€, Étranger : 32€
par virement au compte du CAL :

IBAN : BE16 2100 6247 9974

BIC : GEBABEBB

TVA : BE 0409 11 069

ISSN : 0775-2768

Centre d'Action Laïque

Campus de la Plaine ULB, CP 236

Boulevard de la Plaine

1050 Bruxelles

Tél : 02 627 68 68 - Fax : 02 627 68 01

E-mail : espace@laicite.net

www.laicite.be

Membre de l'Association des Revues Scientifiques et Culturelles (ARSC)
Avec l'appui de l'Administration générale de la Recherche scientifique - Service général du pilotage du système éducatif - Ministère de la Fédération Wallonie-Bruxelles.

Conformément à la loi du 8 décembre 1992 en matière de protection de la vie privée, le Centre d'Action Laïque est maître du fichier d'adresses qu'il utilise. Vous pouvez obtenir auprès du CAL vos données personnelles et les faire rectifier.



Libres, ensemble

LES RENDEZ-VOUS
DE LA LAÏCITÉ
SEPTEMBRE 2015

À LA TÉLÉVISION

Le pacte d'excellence pour l'école

26'

Présentation : Vinciane Colson

Invités: Marc Demeuse (Université de Mons) et Marc Romainville (Université de Namur)

Avec la participation de Bernard De Vos et du cabinet de la ministre de l'Enseignement obligatoire

Date	Heure	Chaine
13/09	9H20	La Une
19/09	10H30	La Une
30/09	18H45	La Trois

Fête des solidarités

10'

Présentation : Vinciane Colson

Reportage de Canal CAL sur cet événement placé sous le signe des valeurs

Date	Heure	Chaine
22/09	Fin de soirée	La Une
5/10	18H45	La Trois

Entretien avec Vinciane Despret, philosophe

26'

Présentation : Jean Cornil

Reportage du Centre Laïque de l'Audiovisuel

Date	Heure	Chaine
27/09	9H20	La Une
03/10	10H30	La Une
14/10	18H45	La Une

À LA RADIO

Sur la Première RTBF vers 20H 28'

Vieillissement: un défi à relever absolument

Samedi 12 septembre

Présentation : Vinciane Colson

Invités : Andrée Poquet, présidente du SLP, Geneviève Roger, psychologue et Nicola Bourgaux, cellule « Études et Stratégie » du CAL





PANATHLON
Wallonie-Bruxelles asbl



FEDERATION INTERNATIONALE
CINEMA-TELEVISION SPORTIFS

BRUSSELS
EUROPEAN
FICTS

SPORTS FILM FESTIVAL

14 15 16 17 SEPT. 2015

FILMS WORKSHOPS EVENTS FREE ENTRANCE



WOLUBILIS
WOLUWE
SAINT LAMBERT
WWW.PANATHLON.BE

UNDER THE PATRONAGE OF MR TIBOR NAVRACSIK, MEMBER OF THE EUROPEAN COMMISSION & MR JACQUES ROGGE, HONORARY PRESIDENT OF THE IOC. [f / PanathlonWB](#)

